

des nouvelles  
cinéma, romans  
télévision  
actualité...

# POLAR

**DOSSIER**  
**John**  
**BUCHAN**



avec  
une nouvelle  
inedite

M - 3096 - 18 - 12,00 F

n° 18  
mensuel  
12 F

# POLAR

## sommaire

EDITORIAL .....	p. 3
DOSSIER JOHN BUCHAN	
Salut à un coureur d'aventures .....	p. 4
Bibliographie .....	p. 12
Filmographie .....	p. 17
Une nouvelle inédite de John Buchan « Dr Latius » .....	p. 22
LES TOILES POLARS	
« Diva » .....	p. 31
« Houston, Texas » .....	p. 32
« Tu fais pas le poids, shérif » .....	p. 33
« Une sale affaire » .....	p. 35
« Courts-circuits » .....	
« Le miroir se brisa » .....	p. 37
« Accroche-toi, j'arrive » .....	
« La puce et le privé » .....	p. 38
CRIMOSCOPIE : La chronique de Michel Lebrun .....	p. 40
LES POLARS DU MOIS	
Compte rendu des principaux romans policiers sortis .....	p. 43
A RELIRE .....	p. 49
BOUQUINS RINGARDS .....	p. 51
T.V. : Poe sur FR3 .....	p. 52
LES BALADES DE WALKER FLANING par Alain Demouzon .....	p. 54
V.O. : More Thompson .....	p. 56
LE COIN DES CLASSIQUES	
« Du rifi chez les hommes » .....	p. 58
ECHOS POLARS .....	p. 63
LES POLARS SORTIS DANS LE MOIS .....	p. 66

POLAR, Le Magazine du Policier, 37, rue de Montholon - 75009 Paris - Mensuel - Tél. : 874 73 17  
 Directeur de la Publication : Richard Bocci - Rédacteur en chef : François Guérif - Comité de  
 rédaction : Richard Bocci, Guy Botal, Serge Clérambault, Jean-Pierre Deloux, François Guérif,  
 Michel Lebrun, Pascal Mérieau. Ont participé à ce numéro : Claude Benoit, Bernard Blanc, Alain  
 Demouzon, François Forestier, Jean-Marie le Sidaner, Marie-Thérèse Naudon, J.J. Schlérét - Mise  
 en page et dessins : Jean-Louis Zirnelt - Documentation : Anne Robant - Publicité au journal -  
 Imp. : Aurélien, 93100 Montreuil - Distribution : N.M.P.P. - Dépôt légal : Avril 1981. (Les manus-  
 crits ne sont pas retournés à leurs auteurs). Commission paritaire : 61843.

# EDITORIAL

*Avec ce numéro John Buchan, nous commençons une série de dossiers qui sera consacrée aux grands du roman d'espionnage. Pourquoi Buchan. Parce qu'il est, sans aucun doute, le premier grand romancier du genre du vingtième siècle. Et aussi, parce que nous percevons déjà, à travers son œuvre, l'ambiguïté, la richesse, les prolongements de ce genre, (sous-genre pour certains) qu'est l'espionnage.*

*« Car le monde de John Buchan est le monde réel, celui où ont lieu les grandes aventures et les grandes mutations de l'humanité, celui où se font et se défont les Empires » écrit Jacques Bergier dans Admirations. Et Graham Greene, dans ses Essais : « John Buchan fut le premier à comprendre l'énorme valeur dramatique de l'« aventure » quand le cadre en est un milieu familier, et que ses héros sont des hommes fort peu aventureux, membres du Parlement, inscrits à l'Athenaeum, avocats et juristes, hommes d'affaires et petits pairs : le meurtre dans une atmosphère de bonne éducation, de simplicité et de stabilité. »*

*Buchan nous permet donc de partir sur l'aventure, et nous verrons au cours des prochaines études combien l'aventure va disparaître et comment l'aventurier laissera la place au fonctionnaire. Mais Buchan nous permet aussi, et surtout, de comprendre comment une littérature dite d'évasion peut cacher de réalités secrètes et même se montrer prophétique. A nous de retrouver, à travers des aventures parfois recambolesques, l'état du monde aux moments où il se fait et se défait.*

*Dernière raison d'avoir choisi Buchan : rendre hommage indirect à Hitchcock à travers Les 39 marches.*

François Guérif

# DOSSIER



*John Buchan, 1938.*

John

# BUCHAN

# SALUT A UN COUREUR D' AVENTURES

« Mais leur terre est en guerre  
secrète. »

Rudyard Kipling

**L**a consécration totalement justifiée de John Le Carré et la disparition de Sir Alfred Hitchcock sont pour nous l'occasion de nous pencher sur la figure, encore méconnue, de John Buchan, 1er Baron Tweedsmuir (26 août 1875, Perth - 11 février 1940, Montréal), et sur une œuvre romanesque, pratiquement ignorée du grand public français, en dépit des efforts du regretté Jacques Bergier et de quelques autres ; à ce titre, il convient de signaler la récente réédition de « La Centrale d'Énergie », dans la traduction de Théo Varlet, aux Nouvelles Editions Oswald, qui, souhaitons-le, donnera à des éditeurs ambitieux le goût de nous proposer des inédits d'un auteur, que l'on peut considérer comme le précurseur et le maître du roman d'espionnage contemporain, quoique ce qualificatif possède un caractère limitatif restituant assez mal la vision et les thèmes d'un écrivain aux multiples facettes.

Écossais comme Walter Scott, Robert-Louis Stevenson et Arthur Conan Doyle avec lesquels il partage diverses affinités, John Buchan réussit à mener de front une glorieuse carrière d'homme public et une prolifique activité d'homme de lettres. Son père était un modeste pasteur calviniste de l'Église Libre de Perth, issu d'une famille d'hommes de loi, établie à Edimbourg et à Peebles ; sa mère appartenait à une famille de fermiers et d'éleveurs de moutons des confins des Lothians. D'une enfance passée entre les rivages boisés du comté de Fife et les collines de la vallée de la Tweed, l'écrivain conservera le souvenir d'une nature magnifiée par ses nombreuses lectures de contes de fées et de récits mythologiques nordiques qui, déjà, aiguïsaient sa jeune imagination. Dans son autobiographie, « Memory Hold-The-Door » (Hodder and Stoughton, Londres, 1940), il reconnaît bien volontiers qu'il ne s'intéressait guère aux matières enseignées durant ses études primaires et secondaires mais qu'il passait son temps à dévorer les auteurs anglais et écossais.

À dix-sept ans, il se prend d'un très vif intérêt pour les auteurs anciens et poursuit ses études à l'université de Glasgow où il se passionne pour la littérature, l'histoire et la philosophie, et plus particulièrement pour la doctrine platonicienne.

Diplômé, après trois ans d'études, il décide de poursuivre ses humanités à Oxford, dans le cadre du « Brasenose College », où il s'illustre brillamment et prend la résolution de se trouver vers le droit. Début 1900, il se rend à Londres et devient avocat stagiaire au « Temple ». Mais, en pleine « guerre des Boers », Lord Milner lui propose, au mois d'août 1901, de devenir l'un de ses secrétaires particuliers et de l'accompagner en Afrique du Sud. Les tâches qui lui incombent, alors, sont complexes et guère enviables : John Buchan se voit confier la responsabilité médicale des camps de réfugiés. La fin de la guerre étant imminente, il participe à la réorganisation économique du pays pour préparer le retour des prisonniers et l'implantation de nouveaux immigrants ; il s'occupe plus particulièrement de la répartition des terres et des problèmes agricoles. En dépit de ses nombreuses difficultés, il gardera un vif intérêt et un profond attachement pour l'Afrique du Sud. Cette expérience sur le terrain l'entraîne à modifier quelque peu sa conception de l'organisation de l'empire britannique ; jusque là, il croyait à une organisation fédérale et centralisée qu'il ne tarde pas à juger irréalisable pour, bientôt, se rallier à l'idée d'une certaine autonomie des Dominions.

Fin 1903, il retourne à Londres bien décidé à faire carrière dans l'administration coloniale. Cependant on lui refuse un poste en Égypte et il ne tarde pas à retrouver son activité première d'homme de loi qui ne lui apporte aucune satisfaction, même s'il s'établit à son compte profitant de la notoriété que lui vaut dans les milieux politiques et financiers la publication de deux ouvrages : « The African Colony » (1903) et « The

Taxation of Foreign Income » (1905). C'est au cours de cette période de transition qu'il renoue avec sa passion de l'alpinisme et accomplit de nombreuses courses en Écosse et dans les Alpes.

Cette années d'incertitude s'achèvent, en juillet 1907, avec son mariage. Il épouse Susan Charlotte Grosvenor dont il aura trois fils et une fille. A cette même époque, il s'associe avec l'un de ses camarades d'Oxford, Thomas Arthur Nelson, dont la maison d'édition était l'une des plus anciennes de Grande-Bretagne. L'activité des éditions Nelson est considérable, non seulement elle couvre le marché anglophone mais propose des ouvrages à bon marché en français, en allemand, en espagnol, en hongrois et en russe. Buchan profite, à la veille de la 1ère guerre mondiale, de son travail et de ses loisirs pour faire de nombreux voyages sur le continent, en particulier dans les Balkans, et l'on peut se demander si ses nombreux voyages n'avaient pas d'autres objets que le simple tourisme : le caractère international des éditions Nelson pouvant faire office d'excellente « couverture » pour une discrète activité de renseignements et ses bureaux à l'étranger, de forts pratiques centres de liaison.

## DE CAPE ET DE PLUME

**N**aturellement Buchan n'aborde absolument pas cet éventuel aspect de ses activités dans ses différents textes autobiographiques ; par contre il s'étend assez longuement sur ses fréquentations professionnelles d'éditeur, tout en confiant qu'il s'intéresse davantage au commerce des serviteurs de l'état, des hommes politiques et des militaires. Parmi ses relations littéraires approfondies et suivies, on peut citer des hommes comme Gilbert Keith Chesterton, Thomas Edward Lawrence, Rudyard Kipling, Thomas Hardy, Maurice Barring et Henry James pour lequel il nourrissait une vive admiration. C'est à cette même époque que Buchan décide d'écrire un roman d'aventures pour la jeunesse, « Le Prêtre Jean » qu'il publiera, naturellement, aux éditions Nelson (1910). Jusque là, il n'avait produit que des romans historiques, comme « John Burnet of Barns » (1898), ou des essais, ou des nouvelles, comme celles parues dans le recueil intitulé

« The Watcher by The Threshold » (1902). L'accueil favorable réservé à ce roman l'incite à publier, peu après, un curieux recueil de nouvelles fantastiques et de science fiction, « The Moon Endureth » (1912). Au début 1914, il termine un autre ouvrage d'aventures historiques « Salut aux Coureurs d'Aventures » dont l'action se déroule dans l'Amérique de la Guerre d'Indépendance.

La déclaration de guerre le surprend au lit ; il est alors âgé de trente-neuf ans et souffre de graves problèmes gastriques dus en partie à des troubles nerveux. Il profite de ce repos forcé pour écrire la première aventure de l'un de ses personnages de



prédilection, Richard Hannay, « Les Trente-Neuf Marches », qui sortira en librairie en 1915 et connaîtra un grand retentissement. Encore convalescent au printemps de cette même année, il n'en gagne pas moins le front, après la bataille de Loos, en tant que correspondant de guerre du Times. Très vite, le Foreign Office le réclame mais il se retrouve, bientôt, officier dans un service de renseignements (Intelligence Corps) en 1916. Toujours en France, il est affecté, jusqu'aux premiers mois de 1917, à la direction du service de presse du Grand Quartier Général. Il est alors appelé à Londres et nommé Directeur de l'Information. Il profite de ce retour en Angleterre pour se faire opérer de l'estomac et reprend, aussitôt après, son activité avec le grade de colonel. Pour employer l'une de ses laconiques formules : « alors je m'occupais de renseignements, au pays, jusqu'à l'Armistice. »

Cette petite phrase donne assez bien la mesure de la discrétion d'un homme que Jacques Bergier, lui aussi membre à ses heures des services spéciaux, considérait comme « l'organisateur de la guerre psychologique ». A bien lire ses principaux écrits, on ne peut en douter, et on ne peut que s'interroger sur la véritable personnalité et la réelle activité de cet homme exceptionnel qui trouva, outre ses activités officielles et officieuses, en pleine guerre, le temps d'écrire successivement trois extraordinaires romans : « Le Prophète au Manteau Vert » (1916), « La Centrale d'Énergie » (1916), « La Troisième Aventure de Monsieur Constance » (1919). Il convient d'ajouter qu'il publia aussi une anthologie de poèmes écossais et anglais (1917) et que, dès l'automne 1914, il supervisait la publication mensuelle d'une histoire de la guerre pour sa maison d'éditions. Remarquons qu'il préparait aussi sa propre version en quatre volumes de l'Histoire de la Grande-Guerre » (publiée en 1921-1922) et qu'il trouva encore le temps de produire en 1917 une « Histoire de la Bataille du Jutland » et une « Histoire de la Bataille de la Somme ».

La fin de la guerre le trouve dans un état d'épuisement tel qu'il renonce à se présenter aux élections, projet qu'il avait depuis le printemps 1911. Il vend sa maison de Londres et achète le petit manoir d'Elsfield, situé à quelques kilomètres d'Oxford, où il va s'installer avec sa famille. Cette retraite, dans ce qu'il qualifie lui-même de « tour d'ivoire », ne l'empêche nullement de se rendre, pratiquement quotidiennement, à son bureau londonien et d'assurer la direction des éditions Nelson, dont il a la responsabilité depuis la mort de son associé à la bataille d'Arras. Il n'en néglige pas pour autant ses travaux littéraires personnels tant romanesques que biographiques ou historiques. En 1921, il publie « The Path of the King » qu'il considère comme « sa première œuvre sérieuse de fiction » et dont Jacques Bergier écrivait, dans ses « Administrations » (Christian Bourgeois éditeur, Paris 1970) : « extraordinaire anticipation du code génétique décrivant une série d'apparitions à travers l'histoire d'un même être produit par la même combinaison héréditaire mais modelé d'une façon différente par le milieu ». Ce roman commence avec la disparition d'un fils de chef viking au cours d'un raid

et se termine sur le personnage de Abraham Lincoln. C'est à sa manière une subtile variation sur le thème bien connu en ésotérisme du réveil de « L'Empereur endormi » ou du retour du « Roi perdu » et basé pour l'auteur « sur le fait que nul d'entre nous ne connaît ses ancêtres et qu'un sang royal peut dormir durant des siècles jusqu'au moment prédestiné. »

En cette même période, il entreprend un nouveau cycle, celui des aventures de Dickson McCunn, l'épiciier à la retraite, et de ses gosses des rues, avec « Huntigtower » (1922). Il n'oublie pas pour autant Richard Hannay que nous retrouvons dans « Les Trois Otages » (1924), ni le héros de « La Centrale d'Énergie », Sir Edward Leithen qui apparaît à nouveau dans « John Macnab »



(1925) et « The Dancing Floor » (1926). Ce splendide roman se passe dans les îles grecques et nous rappelle, tout comme Arthur Machen dans son « Grand Dieu Pan » (Emile-Paul, Paris, 1935) ou Robert Graves, que les divinités anciennes ne sont pas mortes et que ce que nous qualifions de réalité n'est qu'un rideau qui nous masque la vérité fantastique de l'univers. Il reviendra sur cette approche magique du monde, sur ces idées d'égrégore, sur cette thématique du « réveil des dieux » du paganisme dans son roman favori, « The Witch Wood » (1927), où dans l'antique forêt calédonienne s'affrontent le Calvinisme et l'éternité des rites secrets de Diane. En cette même année, il développera à nouveau ce sujet dans l'une des nouvelles de son recueil « The Runagates' Club », où se retrouvent les personnages de ses grands cycles pour raconter à tour de rôle une histoire. Dans ce texte, « Le Vent sur le Portique », un archéologue découvre un temple ancien du dieu Vaunus et se persuade de la pérennité de cette divinité, qu'il finit par susciter en récitant un rituel de conjuration chrétien. Le narrateur qui a pu s'enfuir achève ainsi son histoire, et l'on peut constater, dans ce bref fragment, les liens qui unissent des hommes, en apparence, aussi différents que Machen, Lovecraft et John Buchan : « Et la dernière chose dont je me souviens c'est que la tête de Gorgone brillait sur les murs de la maison maudite comme un des soleils de l'enfer. »

Paradoxalement, cette année 1927 marque pour notre auteur un singulier retour à la réalité : il entre au Parlement comme représentant des Universités Écossaises et siège sur les bancs conservateurs. Il y fait sensation lorsqu'il prononce son premier discours en critiquant violemment la politique de son propre parti, alors au pouvoir.

En 1933-34, il est nommé « Lord High Commissioner » de l'Eglise d'Écosse. Il est fait Baron Tweedsmuir, en 1935, et devient Gouverneur-Général du Canada, fonction qu'il occupera jusqu'à son décès accidentel, dû aux séquelles d'une mauvaise chute, le 11 février 1940.

Ces treize dernières années de sa vie marquent au point de vue romanesque la poursuite des œuvres de maturité, dont on peut considérer que « La Troisième Aventure de Monsieur Constance » (1919) figure la pierre angulaire. Il continue le cycle

des aventures de Richard Hannay avec la publication du « Camp du Matin » (1929), qu'il conclue par « Island of Sheep » (1936) où le propre fils du héros, Peter John, a le premier rôle. Leithen figure dans « The Gap in the Curtain » (1932) et meurt dans « Sick Heart River » (1941).

## LA PLUME ET L'ÉPÉE

Quoique ces deux héros possèdent en commun bien des traits qui appartiennent en propre à leur créateur, il faut préciser que John Buchan utilise souvent comme « matériaux » de départ des personnes qu'il rencontre. Ainsi le personnage de Hannay serait inspiré d'un authentique agent de services secrets britanniques, le Général Edmund Ironside, alias Tiny, si l'on en croit François Rivière. Buchan, à cet égard, ne fournit aucune précision dans « Memory Hold-The-Door » mais, par contre, il éclaircit le petit mystère qui présida à la naissance littéraire de Sandy Arbuthnot, Lord Clanroyden, le plus extraordinaire des compagnons de Sir Richard Hannay, que l'on peut facilement rapprocher de cette

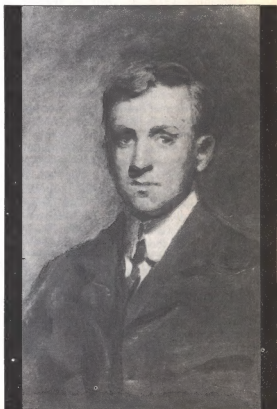
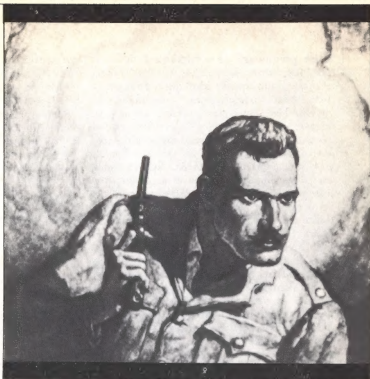


figure légendaire qui fut Lawrence d'Arabie, et que Buchan connut fort bien. En réalité, il s'agit d'un ami de l'écrivain qui servit au Moyen-Orient avec l'auteur des « Sept Pilliers de la Sagesse », et qui s'appelait Auberon Thomas Herbert, baron de Lucas et Dingwall, plus communément désigné sous le nom de Bron, et également connu sous celui de Lord Lucas. Pour tenter de présenter cet homme qui fut tour à tour correspondant de guerre en Afrique australe, vagabond, grand voyageur, Sous-Secrétaire aux Colonies, Sous-Secrétaire au Ministère de la Guerre, Membre de la Chambre des Lords, Membre du Conseil Privé, Président de la Commission de l'Agriculture, agent secret en Égypte et en Arabie, pilote de guerre avant de tomber en Picardie, Buchan écrit que « le voir dans une réception pouvait donner une idée de la façon dont Marius pouvait contempler les ruines désolées de Carthage ». Un tel personnage caractérise bien le type d'individus dont John Buchan aimait à s'entourer et qui formaient le cercle restreint de ses véritables intimes, de ceux, qui, comme lui, appartenaient à la petite fraternité des services secrets de Sa Majesté.

Avant de nous aventurer dans l'aspect de l'œuvre de John Buchan qui nous intéresse dans cette modeste approche, il est opportun de mentionner quelques-uns des auteurs qui l'influencèrent. Au premier chef, nous trouvons le mystique anglais John Bunyan (1628-1688), son presque homonyme, dont le « *Pilgrim's Progress* » fut son livre de chevet et son compagnon de route, à tel point que « *La Troisième Aventure de Mr. Constance* » en reflète d'une certaine manière et l'esprit et la composition, dans un texte ouvertement référentiel. Tout naturellement ses origines le portèrent à aimer Stevenson et Sir Walter Scott, à qui il conserva plusieurs études. Quoique chrétien et calviniste, et se disant tel, son attitude philosophique et religieuse ne manque pas d'ambiguïté, il suffit pour s'en convaincre de voir la part qu'il réserve dans son œuvre fantastique à la



survivance des anciennes divinités ; il porte une très grande admiration à Walter Pater et à Nietzsche, et nous le devinons assez proche de ce christianisme ésotérique fin de siècle qu'illustra un homme comme Villiers de l'Isle-Adam dont il se plaisait à citer une phrase, qui pourrait fort bien s'appliquer à lui-même : « il gardait au cœur les richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés », et qui exprime sa nostalgie idéalisée d'une chevalerie perdue.

À cet égard, ses cycles aventureux rappellent assez les exploits des Chevaliers de la Table Ronde, et s'il n'y a pas de Graal à découvrir, l'objet de la quête est cependant la recherche d'une vérité qui renvoie le héros à celle qu'il porte en lui, sans qu'il la soupçonne, et avec laquelle il finira par se confondre.

Nous en avons un exemple manifeste dès son premier roman de fiction avec le personnage de l'anti-héros, le pasteur noir Jean Laputa, dernier roi cafre, qui s'identifiera avec la légendaire figure du Prêtre Jean, empereur d'Éthiopie et roi de Zimbabwe. Dans « *Manteau Vert* », Sandy Arbuthnot se prendra au jeu et se confondra, un temps, avec le Prophète. De même, dans « *La Troisième Aventure de Mr. Constance* », le sud-africain Peter Pienaar deviendra « M. Champion de Vérité », alors qu'il ne se jugeait digne que d'imiter « M. Tient-Ferme »,

autre personnage de « Pilgrim's Progress ». Ces références fréquentes à des thèmes chrétiens pourraient impliquer une œuvre totalement manichéenne ; reconnaissons qu'elle l'est dans une certaine mesure au niveau de l'affrontement des idées et des idéologies, mais les personnages incarnant les « forces maléfiques » ne sont absolument pas taillés tout d'une pièce. En vingt-cinq ans, John Buchan, même si sa conception éthique ne varie pas, modifie radicalement sa conception et son approche des êtres. Ainsi dans les premières œuvres, la Pierre-Noire (« Les Trente-Neuf Marches »), Graf von Schwabing (« La Troisième Aventure de Mr. Constance »), Dominick Medina (« Les Trois Otages »), Andrew Lumley (« La Centrale d'Énergie ») représentent le « Mal » et une vision totalitaire du monde dans leur volonté de puissance, et semble au hasard de leurs pseudonymes et de leurs aventures se confondre en une figure unique et archétypale. Par contre, dans « Le Camp du Matin », étonnante prémonition du nazisme Buchan, sans doute pris par son sujet et fasciné par la figure shakespearienne qu'il nous propose, traite le personnage ambivalent de Castor, qui aurait dû lui paraître odieux, avec sympathie et compréhension. Et ce roman, comme le final de « La Troisième Aventure de Mr. Constance », atteint l'intensité et la dimension d'une véritable tragédie en traitant d'un des thèmes mythiques du Verseau : la relation, l'affrontement et l'identité gémellaire du Prince et des Égaux ».

Cette splendide intuition n'est pas unique dans l'œuvre de Buchan : et même s'il n'est guère sensible à son talent, le lecteur de bonne foi ne pourra que s'étonner d'une brillante intelligence qui a su pressentir quelques-uns des phénomènes et des événements contemporains. Dès 1910, il avait clairement indiqué dans « Le Prêtre Jean », les luttes anti-coloniales et la libération des peuples en écrivant, on ne peut plus clairement et « prophétiquement » : « L'Afrique aux Africains », alors que la phase de colonisation du continent noir n'était même pas achevée. Six années plus tard, il annonce magistralement le réveil spirituel, religieux et politique de l'Islam, alors qu'il a fallu aux beaux esprits du quai d'Orsay la crise énergétique pour comprendre que le monde musulman représentait une force capable de modifier les rapports de puissance. À ces quelques exemples, il faut ajouter le très

vif sentiment que la Première Guerre Mondiale, guerre civile européenne, marque le début de la décadence des pays de l'ancien continent et, surtout, la fin d'une conception humaniste du monde, correspondant à la fin du christianisme. Cette dernière étant, aussi, liée au triomphe de nouvelles idéologies et à l'accession au pouvoir de dictateurs et de systèmes totalitaires. Dans

#### E.C. BENTLEY

« Une découverte littéraire de John Buchan ».

On doit entre autres découvertes littéraires de John Buchan éditions, celle de Edmund Clerihew Bentley (1875-1956), auteur de romans policiers et ami de G.K. Chesterton. En effet c'est Buchan qui acquit pour les éditions Nelson les droits de « Trent's Last Case » (1913), première enquête de Philip Trent dont John Carter écrivait qu'elle marquait « la fin de la période romantique du roman à énigmes et le commencement de l'ère naturaliste. »

Rappelons que ce roman, publié en France par les éditeurs Garnier sous le titre de « L'Affaire Manderson », comporte une préface dédicatoire à G.K. Chesterton où Bentley remercie son ami de lui avoir dédié « Le Nomme Jeudi ». Le dernier roman de Bentley, « Elephant's Work » (1950), est dédié à John Buchan qui lui avait conseillé de l'écrire, en 1916...

J.-P. D.


l'extraordinaire « Centrale d'Énergie » qui, entre autre, analyse les faiblesses et les failles de notre société, il a la prémonition, plus d'un an avant la révolution d'Octobre, de ce que sera l'affrontement des diverses idéologies, et les paroles qu'il prête à Andrew Lumley, un Alfred Rosenberg (l'auteur du Mythe du XX<sup>e</sup> Siècle), un Rudolf Hess ou un Djerzinski, un lagoda (deux « maîtres » de la trop célèbre Tcheka soviétique) auraient fort bien pu les tenir : « La civilisation est une conjuration... La vie moderne est le pacte informulé des possédants pour maintenir leur prétentions. Et ce pacte sera efficace jusqu'au jour où il s'en fera un



*I.B., Gouverneur Général du Canada avec le Président des Etats-Unis, 1936.*

autre pour les dépouiller... Supposez l'anarchie instruite par la civilisation et devenue internationale. Oh, je ne parle pas de ces bandes de bourriques qui s'intitulent à grand fracas l'Union internationale des Travailleurs et autres stupidités analogues. J'entends que la vraie substance pensante du monde serait internationalisée. Supposez que les mailles du cordon civilisé subissent l'induction d'autres mailles constituant une chaîne beaucoup plus puissante. La terre regorge d'énergies incohérentes et d'intelligence inorganisée... En un mot, il suffirait d'une Centrale d'Energie, pour inaugurer l'ère des miracles ». Nous ne sommes pas loin de la rencontre du terrorisme (qu'il soit étatique ou individuel) et de l'ordinateur dans cette extrapolation de Buchan à partir des données politiques de son époque.

Il a bien su comprendre que les sociétés, tout comme les civilisations, étaient mortelles et que les nouvelles armes seraient non seulement tactiques mais aussi psychologiques : Buchan, en son temps, découvrait la guerre psychologique et appréhendait les formes inconnues de la guerre révolutionnaire, en insistant sur la déstabilisation interne d'un pays, sur le rôle de l'aviation et l'extrême mobilité des nouveaux affrontements, ce qui ne manquait pas de clairvoyance en pleine après-guerre des tranchées. Parallèlement, il conçoit la création de superarmements et le développement des armes chimiques, élargit considérablement le champ de bataille et la notion de guerre en annonçant le rôle fondamental que joueront, en périodes dites de paix, les services secrets, les facteurs économiques et les découvertes scientifiques.

Mais trop insister sur ses intuitions et sur ses inductions reviendrait à faire de Buchan un futurologue et à ne considérer que l'aspect sensationnel d'une œuvre qui, avant tout, repose sur le facteur humain. Ce qui compte pour l'auteur, c'est l'homme et son comportement dans l'adversité, ce qu'il éprouve, ce qu'il ressent dans la peine et la souffrance, et, surtout, la faculté de se dépasser dans l'épreuve, non pour tendre au surhomme mais pour, enfin, être 

Jean-Pierre DELOUX

Les photos et dessins de J. Buchan illustrant cet article sont extraits de « Memory Hold-The-Door », (Hodder and Stoughton Ltd, 1940).

# BIBLIOGRAPHIE

DE JOHN BUCHAN.

(établie par J.F. NAUDON et J.P. DELOUX)



1898 : JOHN BURNETT OF BARNS a roman  
1898 : John Lane (Lond. et N.Y.).

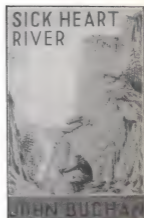
1899 : GREY WEATHER : Moorland tales of my own people.  
1899 John Lane (N.Y. et Lond.).

A LOST LADY OF OLD YEARS a roman  
1899 : John Lane (N.Y. et Lond.).

1900 : THE HALF HEARTED.  
1900 : Isbister & Co. (Lond.).  
1920 : Hodder & Stoughton (Lond.).

1902 : THE WATCHER BY THE THRESHOLD and other tales.  
1902 : Blackwood & Sons (Lond.).  
1918 : Doran (Lond.).

1906 : A LODGE IN THE WILDERNESS.  
1906 : Blackwood & Sons (Lond.).



1910 : **THE PRESTER JOHN.**  
 1910 : Nelson & Sons (Lond).  
 1950 : Pan Books No 130  
 1960 : Penguin Books No 1138.

1912 : **THE MOON ENDURETH.**  
 (recueil de nouvelles)  
 1912 : Blackwood & Sons (Lond).  
 1912 : Sturgis (N.Y.).  
 1921 : Hodder & Stoughton (Lond).

1915 : **SALUTE TO ADVENTURERS.**  
 1915 : Nelson & Sons.

**THE THIRTY NINE STEPS.**  
 (avec Richard Hannay).  
 1915 : Blackwood & Sons (Lond).  
 1915 : Doran (Lond).



1916 : **THE POWER HOUSE.**  
 (avec Edward Leithen).  
 1916 : Blackwood & Sons (Lond).  
 1916 : Doran (Lond).

**GREENMANTLE.**  
 (avec Richard Hannay).  
 1916 : Hodder & Stoughton (Lond).  
 1916 : Doran (Lond).  
 1960 : Penguin Books No 1132.

**LE PRETRE JEAN.**  
 Trad. : Paul Charneau.  
 1922 : Nelson Ed. (Paris).  
 1981 : NEO Ed. Coll. Le Miroir  
 Obscur.  
 Préf. : J.P. Deloux.



**SALUT AUX COUREURS  
 D'AVENTURES.**  
 Trad. : non signée.  
 1925 : Nelson Ed. (Paris).

- LES TRENTE-NEUF MARCHES.**  
 1) Trad. : Théo Varlet.  
 avec « La centrale d'énergie »  
 1924 : Nelson Ed. (Paris).  
 2) Trad. : Magdeleine Paz.  
 Préf. : Boileau Narcejac.  
 avec « Les trois otages »  
 1962 : Arthaud Ed.  
 1973 : Coll. Les classiques de l'es-  
 pionnage.  
 Préf. : Francis Lacassin.  
 Cercle du Bibliophile Ed.  
 1975 : Livre de Poche Policier  
 No 1727.

**LA CENTRALE D'ENERGIE.**  
 Trad. : Théo Varlet.  
 avec « Les trente-neuf marches »  
 1924 : Nelson Ed. (Paris).  
 1980 : NEO Ed. Coll. Le Miroir  
 Obscur.  
 Préf. : François Rivière.

- 1) LE PROPHETE AU MANTEAU  
 VERT.**  
 Trad. : Marc Logé.  
 1920 : Nelson Ed. (Paris).  
**2) LE MANTEAU VERT.**  
 Trad. : Gilles Malar et M. Louise  
 Harclay.  
 1964 : Gallimard.  
 Coll. Les aventures de  
 Richard Hannay - Tome 1.

- 1919 : **MR. STANDFAST.**  
(avec Richard Hannay).  
1919 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1919 : Doran (Lond).  
Penguin Books No 1134.
- 1924 : **THE PATH OF THE KING.**  
1921 : Hodder & Stoughton (Lond).
- 1922 : **HUNTINGTOWER.**  
(avec Dickson McCunn).  
1922 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1922 : Doran (Lond).  
Penguin Books No 1133.
- 1923 : **MIDWINTER.** Certain travellers in old  
England (a novel).  
1923 : Hodder & Stoughton (Lond).
- 1924 : **THE THREE HOSTAGES.**  
(avec Richard Hannay).  
1924 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1924 : Houghton (N.Y.).  
1959 : Penguin Books No PK15 (Lond).
- 1925 : **JOHN MACNAB.**  
(avec Edward Leithen).  
1925 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1925 : Houghton (N.Y.).  
Penguin Books No 1135.
- 1926 : **THE DANCING FLOOR.**  
(avec Edward Leithen).  
1926 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1926 : Houghton (N.Y.).
- 1927 : **WITCH WOOD.**  
1927 : Hodder & Stoughton (Lond).
- 1928 : **THE RUNAGATES CLUB.**  
(Recueil de nouvelles).  
1928 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1928 : Houghton (N.Y.).

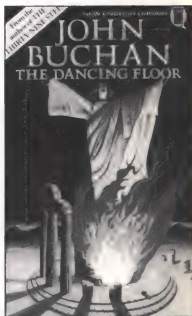


- 1928 : **THE COURTS OF THE MORNING.**  
(avec Richard Hannay).  
1929 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1929 : Houghton (N.Y.).

**LA TROISIEME AVENTURE DE  
MONSIEUR CONSTANCE.**  
Trad. : Gilles Malar.  
Coll. Les aventures de Richard  
Hannay.  
1964 : Gallimard.

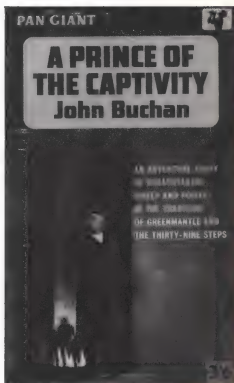
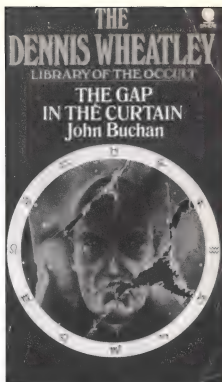


**LES TROIS OTAGES.**  
Trad. : Magdeleine Paz.  
avec « Les trente-neuf marches ».  
1962 : Arthaud Ed.



**LE CAMP DU MATIN.**  
Trad. : Max Roth et J.P. Harrison.  
Préf. : Jacques Bergier.  
1963 : Arthaud.  
1966 : LGF, Le Livre de Poche  
No 3212.  
1968 : Kapellen (Belg.) Coll. du  
XX<sup>e</sup> siècle.

- 1930 : **CASTLE GAY.**  
(avec Dickson McCunn).  
1930 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1930 : Houghton (N.Y.).  
1960 : Penguin Books No 1136 (Lond).
- 1931 : **THE BLANKET OF THE DARK.**  
1931 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1962 : Penguin Books No 1635 (Lond).
- 1932 : **THE GAP IN THE CURTAIN.**  
(avec Edward Leithen).  
1932 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1932 : Houghton (N.Y.).
- 1932 : **THE MAGIC WALKING STICK.**  
1932 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1953 : The Bodley Head (Lond).
- 1933 : **A PRINCE OF THE CAPTIVITY.**  
1933 : Hodder (Lond).  
1933 : Houghton (N.Y.).
- 1934 : **THE FREE FISHERS.**  
1934 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1934 : Houghton (N.Y.).  
1963 : Penguin Books No 1954.
- 1935 : **THE HOUSE OF THE FOUR WINDS.**  
(avec Dickson MacCunn).  
1935 : Hodder & Stoughton (Lond).  
1935 : Houghton (N.Y.).  
1964 : Penguin Books No 1137 (Lond).
- 1936 : 1) **THE ISLAND OF SHEEP.**  
(avec Richard Hannay).  
1936 : Hodder (Lond).  
1960 : Penguin Books No 1131.  
2) **THE MAN FROM THE NORLANDS.**  
1936 : Houghton (N.Y.).
- 1940 : **MEMORY HOLD THE DOOR** (Autobiographical reminiscences).  
1940 : Hodder & Stoughton (Lond).
- 1940 : **PILGRIM'S WAY** an essay in autobiography.  
1940 : Hodder & Stoughton (Lond).
- 1941 : 1) **SICK HEART RIVER.**  
(avec Edward Leithen).  
1941 : Hodder & Stoughton (Lond).  
2) **MOUNTAIN MEADOW.**  
1941 : Houghton (N.Y.).
- entre 1915 et 1919 :  
1) **NELSON'S HISTORY OF THE WAR.**  
(Histoire de la guerre de 14-18).  
de 1915 à 1919 : Nelson Ed. (en 24 vol.).  
2) **A HISTORY OF THE GREAT WAR**  
(en 4 vol.). Edition revue et mise au point.  
1922 : Nelson Ed. (Lond).



## ANNEXE.

### A - BIOGRAPHIES :

- 1895 : Sir Quinxote of the Moors.
- 1911 : Sir Walter Raleigh.
- 1913 : The Marquis of Montrose.
- 1913 : Andrew Jameson Lord Ardwall.
- 1920 : Francis and Riversdale Grenfell.
- 1924 : Lord Minto : a memoir.
- 1925 : The man and the book : Sir Walter Scott.
- 1928 : Montrose.
- 1932 : Julius Caesar.
- 1932 : Sir Walter Scott.
- 1934 : Oliver Cromwell.
- 1937 : Augustus (Trad. : 1938 B.T. Auchwitz).

### B - HISTOIRE :

- 1898 : Brasenose College.
- 1917 : The Battle of Jutland.
- 1917 : The Battle of the Somme.
- 1920 : A History of the South African Forces in France.
- 1921-22 : A History of the Great War (4 vol.).
- 1922 : A Book of Escapes and Hurried Journeys.
- 1923 : Days to Remember : The British Empire in the Great War.
- 1925 : A History of the Royal Scots Fusiliers.
- 1930 : (co G.A. Smith). The Kirk in Scotland : 1560-1929.
- 1933 : The Massacre of Glencoe.
- 1934 : Gordon at Khartoum.
- 1935 : The King's Grace : 1910-1935.
- 1935 : Men and Deeds.

### C - OUVRAGES DIVERS :

- 1896 : Scholar Gipsies.
- 1903 : The African Colony.
- 1905 : The Taxation of Foreign Income.
- 1908 : Some Eighteenth Century By-Ways.
- 1917 : Poems : Scots and English.
- 1919 : These for Remembrance.
- 1923 : The Last Secrets.
- 1926 : Homilies and Recreations.
- 1929 : The Causal and the Casual in History.
- 1930 : The Novel and The Fairy Tale.
- 1932 : Andrew Lang and the Border.
- 1940 : Pilgrim's Way : An Essay in Autobiography.
- 1940 : Memory Hold-the-Door (suivi de Pilgrim's Rest).
- 1940 : Canadian Occasions.
- 1941 : The Long Traverse.
- 1946 : Clearing House : A Survey of one Man's Mind.

Ces ouvrages ont été pour la plupart d'entre eux publiés aux éditions NELSON ou chez HODDER AND STOUGHTON, Londres.

## Les Cahiers de la CINEMATHEQUE



### AU SOMMAIRE :

La place du mort dans le récit policier (par Michel Lebrun) ; Stanislas-André Steeman et le cinéma (par Jacques Baudou) ; Six de la Hard Boiled School : Burnett, Cain, Chandler, Hammett, Latimer, Mc Coy (filmographies) ; Raymond Chandler et le cinéma (par J.J. Schleret) ; la Série Noire française et le cinéma (filmographie) ; le film criminel Warner Bros entre 1930 et 1939 (par Christian Viviani) ; L'image du policier dans le cinéma français (par Marcel Oms) ; Le cinéma policier allemand (par Francis Courtade) ; Le cinéma policier italien (par Jean Gili) ; Film policier : film politique (par Claude Benoit) ; etc...

Dossier : Le cinéma policier français (par François Guérif et Stéphane Lévy-Klein). Entretiens avec C. Autant-Lara, J. Berry, Y. Boisset, Costa-Gavras, J. Deray, P. Fourastié, G. Franju, J. Giovanni, G. Lautner, J.P. Melville, J.P. Mocky, C. Sautet, B. Tavernier ; Boileau-Narcejac, A. Boudard, F. Kassak, A. Le Breton, M. Lebrun, L. Malet, J. Meckert, A. Simonin, C. Veillot, P. Vial-Lesou.

Prix du numéro : 30 F. (180 pages)

Ecrire à :

Les Cahiers de la Cinémathèque  
Palais des Congrès  
66000 Perpignan  
C.C.P. : 1925-72 - Montpellier

# FILMOGRAPHIE

DE JOHN BUCHAN

Filmographie établie  
par J.J. SCHLERET.

« Les 39 marches » de Don Sharp.



## 1927 - THE BATTLES OF THE CORONEL AND FALKLAND ISLANDS

Grande-Bretagne - British Instructional & British Projects

Réal. : Walter Summers

Scén. : Harry Engholm, John Buchan et Merritt Crawford d'après une histoire de Harry Engholm, Frank Bowen et John Buchan.

Interp. : Craighall Sherry (Amiral Sturdie).

Ce film est ressorti en 1932 sous le titre *THE DEEDS MEN* dans une version sonorisée.

« Les 39 marches » d'Alfred Hitchcock.



## 1927 - HUNTINGTONTOWER

Grande-Bretagne - Paramount

Réal. : George Pearson

Scén. : Charles Whittaker, d'après le roman *HUNTINGTONTOWER*

Interp. : Sir Harry Lauder (Dickson Mc Cunn), Vera Voronina (Princesse Saskia), Pat Aherne (Cap. John Heritage), Liliane Christine (Mrs Mc

Cunn), John Manners (Prince Paul), Moore Marriott (Speidel), Douglas Herald (Léon), Suzanne Morris (la mère), W. Cronin Wilson (M Dobson), Nancy Price (Mrs Moran), Jerrold Robertshaw (le père), Harry Malonie (Dougal).

« Les 39 marches » de Don Sharp.

1935 - THE THIRTY NINE STEPS

(1ère version)

Grande-Bretagne - Gaumont

en France : LES TRENTE NEUF MARCHES

Réal. : Alfred Hitchcock

Scén. : Charles Bennett, et Alma Reville d'après le roman THE 39 STEPS

Dialogues additionnels : Ian Hay

Photo : Bernard Knowles

Musique : Louis Levy

Interp. : Robert Donat (Richard Hannay), Madeleine Carroll (Pamela), Godfrey Tearle (Prof. Jordan), Lucie Mannheim (Anabella Smith), Peggy Ashcroft (Margaret), John Laurie (John), Helen Haye (Mrs Jordan), Wylie Watson (Memory), Frank Cellier (Sheriff Watson).



« Les 39 marches » d'Alfred Hitchcock.



« Les 39 marches » de Don Sharp.



« Les 39 marches » d'Alfred Hitchcock.

# 1959 - THE THIRTY NINE STEPS

(2ème version)

Grande-Bretagne - Rank

en France : LES TRENTE NEUF MARCHES

Réal. : Ralph Thomas

Scén. : Frank Harvey inspiré du scénario d'Alma Reville et de Charles Bennett d'après le roman THE 39 STEPS

Photo : Ernest Steward (Eastmancolor)

Musique : Clifton Parker

Interp. : Kenneth Moore (Richard Hannay), Taina Elg (Miss Fisher), Brenda de Banzie (Nellie Lumsden), Barry Jones (Prof. Logan), Reginald Beckwith (Lumsden), Sidney James (Perce), Faith Brooke (Nannie), Jameson Clarke (Mc Dougal), Michael Goodliffe (Brown).



« Les 39 marches » d'Alfred Hitchcock.

# 1978 - THE THIRTY NINE STEPS

(3ème version)

Grande-Bretagne - Norfolk International

en France : LES TRENTE NEUF MARCHES

Réal. : Don Sharp

Scén. : Michael Robson d'après le roman THE 39 STEPS

Photo : John Coquillon (couleurs, scope)

Musique : Ed Welch

Interp. : Robert Powell (Richard Hannay), David Warner (Edmund Appleton), Eric Porter (Inspecteur Lomas), Karen Dotrice (Alexandra Mackenzie), John Mills (Colonel Scudder), George Baker (Sir Walter Bullivant), Ronald Pickup (Bayliss), Donald Pickering (Marshall), Timothy West (Porton), Andrew Keir (Lord Rohan).

Voir critique de ce film dans POLAR No 2.

« Les 39 marches » d'Alfred Hitchcock.



« Les 39 marches » de Don Sharp.

## TELEVISION

### 1977 - THE THREE HOSTAGES

Grande-Bretagne - BBC (Mark Shivas)  
- 85 minutes

Réal. : Clive Donner

Scén. : John Prebble d'après le roman THE THREE HOSTAGES

Interp. : Barry Foster (Richard Hannay), John Castle, Diana Quick, Peter Blythe.

# LE **ENGRENAGE** NOUVEAU ROMAN NOIR

NOUVEAUTÉS

MICHEL LEBRUN

**L'O.P.A.  
DE 4 SOUS**



SYLVAIN SAADA

**LA FUITE  
EN AVANT**



VIENT  
DE  
PARAITRE

GRAND PRIX DE  
LITTÉRATURE  
POLICIERE 81

PIERRE SINIAC

**AIME  
LE MAUDIT**



MAURICE BRUNETTI

**LE RAT  
DES  
CHAMPS**



VIENT  
DE  
PARAITRE

10 ANS PATRON  
DE LA BRIGADE  
DES COURSES

**ENGRENAGE**

Éditions Jean Goujon



# DR LARTIUS

Au cours de la dernière semaine du mois de janvier 1917, une modeste plaque de cuivre apparut sur une certaine porte de Regent Street, parmi les modistes, les chapeliers et les marchands de cosmétiques. Elle portait le nom du Dr S. Lartius. Au troisième étage se trouvaient les pièces que la plaque annonçait, un ensemble agréable, récemment décoré de papiers peints bleu anglais, de rideaux de velventine orange et de fausse marqueterie. Les employées de boutiques de modistes qui empruntaient cet escalier auraient pu, vers onze heures du matin, voir arriver la silhouette du Dr Lartius. Elles ne le voyaient pas partir car elles s'étaient envolées vers leurs foyers de banlieue bien avant que la clef ne tournât le soir dans la serrure de la porte du docteur.

C'était un homme jeune, mince, de taille moyenne, qui se tenait plus droit que le sédentaire moyen n'a coutume de le faire. Son visage était très pâle, ses cheveux épais et sa barbe légère aussi noirs que le jais. Il portait de grandes lunettes cerclées d'écaille qui, lorsqu'il les retirait, découvraient des yeux légèrement proéminents d'un brun très brillant, contrastant étrangement avec sa pâleur. Si un tel personnage était apparu sur une scène, les experts du paradis, qui connaissaient bien les traîtres de théâtre, l'auraient sans hésitation reconnu comme l'anarchiste de Moscou venu assassiner le noble tyranique, donnant ainsi sa chance au héros. Mais sa mise était bien trop soignée pour ce rôle. Il portait un haut de forme brillant et un manteau de fourrure fort cher, et sa veste bien coupée, son linge fin, sa cravate noire, discrète, avec une épingle à perle rappelaient la haute finance plutôt que les manigances de la révolution.

Il s'avéra que le Dr Lartius exerçait sa profession avec succès. Tout à coup Londres s'était mis à parler de lui. Il y eut d'abord les gens qui ont de l'importance, les gens qui sont sans cesse à l'affût de nouvelles sensations et se doivent d'être

toujours parmi les premiers à lancer une nouvelle mode. Lady A. parlait à la Duchesse de B. d'un nouvel homme admirable qui avait un réel Pouvoir - pas un de ces spiritualistes communs et ordinaires, mais un Chercheur, un Penseur authentique. Mr D., ce cancanier d'un âge respectable, colportait l'histoire parmi de nombreux cercles, et plus on la racontait plus elle gagnait en importance. Les curieux se mirent à cultiver le Dr Lartius, et bientôt sa réputation arriva aux oreilles de ceux qui n'étaient pas curieux, mais seulement inquiets ou malheureux ; et comme ces derniers étaient légion, et étaient prêts à donner jusqu'à leur dernière chemise pour être soulagés de leurs maux, il y avait de nombreuses allées et venues, le jour durant, dans l'escalier du Dr Lartius.

La façon qu'il avait de se comporter avec ses clients était intéressante. Il n'avait pas une seule et unique méthode de traitement, et variait sa manière selon les motivations du demandeur. Les simples curieux, il les amusait avec des babioles. « Je ne suis pas professeur d'un art », leur disait-il en riant. « Je suis un étudiant, allant à tâtons à l'orée des grands mystères ». Aux plus intelligents il soumettait une image. « Prenez les mathématiques de la Quatrième Dimension », disait-il. « Je peux vous montrer quelques énigmes mécaniques simples, qu'on ne saurait expliquer sans recourir à des mathématiques abstruses, et même alors on n'y parvient pas toujours. Mais ces énigmes ne vous disent rien de la Quatrième Dimension, sinon qu'il existe un monde autour de nous, inexplicable selon les règles des trois dimensions. Il en va de même pour mes babioles - ma boule de cristal, mon encre, mes cartes des étoiles, même ces moments d'abstraction surajoutés pendant lesquels nous croyons entendre des bruits d'ailes et des voix étranges. Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que la philosophie de l'homme n'en rêve. »

Mais ses babioles faisaient merveille. Les dames désœuvrées qui se rendaient là en quête d'émotions n'étaient pas déçues. Dans la pénombre de la pièce, parmi d'étranges lueurs rosées, leur cœur semblait toujours palper au bord d'une révélation, et elles repartaient tout excitées et rassurées, car le Dr Lartius était un adepte de la flatterie délicate. De la voyance au sens ordinaire, il n'y en avait pas, mais ce jeune homme semblait posséder une troublante connaissance des affaires privées dont il usait avec une telle discrétion que même ceux qui avaient les plus fortes raisons de souhaiter le secret n'étaient jamais inquiets. Pour de tels divertissements il demandait des honoraires - des honoraires élevés, comme l'exigeaient le manteau de fourrure et l'épingle à perle. « Vous souhaitez que l'on vous divertisse », disait-il, « et il est juste que vous me payiez pour cela ».

Même parmi les clients oisifs il y avait un certain nombre de gens sincères. Avec ceux-là il se comportait comme un maître envers des initiés ; ils étaient des compagnons de pèlerinage sur la Grande Route. Il leur parlait à loisirs, avec beauté, d'une voix douce et musicale. Il leur disait de se méfier des charlatans, de ceux qui cherchaient à prostituer un rite solennel à des fins basement mercantiles. Il déroulait devant eux l'histoire de grands mystiques et leur parlait de cette science secrète connue des anciens adeptes qu'on avait oubliée depuis des éternités et que l'on redécouvrait maintenant par fragments. C'était là les moments les plus grandioses et la réputation du Dr Lartius y gagnait grandement dans les salons des Elus. « Et c'est un gentleman si accompli, ma chère - si bien éduqué et bienveillant et désintéressé et absolument sincère ! »

Mais à d'autres il ne demandait aucun paiement. Les femmes au visage triste, presque toujours vêtues de noir, qui s'asseyaient dans son grand fauteuil en velours et posaient des questions déchirées trouvaient un Dr Lartius bien différent. Ce n'était plus l'homme éloquent à la langue dorée ; quelque-fois il paraissait presque embarrassé. Il répétait de la façon la plus sérieuse qu'il n'était qu'un disciple, un chercheur et non un maître de choses cachées. En de telles circonstances, les babioles restaient absentes, et si une mère éperdue cherchait à savoir quelque chose de cette façon, cela lui était refusé. Il avait rarement des renseignements précis à donner. Lorsque le fils unique de Lady H. fut sur le point de quitter la cavalerie pour entrer dans les Gardes à pied, et que sa mère voulut savoir comment ce changement allait influencer ses chances de survie, elle n'obtint d'autre réponse que la remarque évidente qu'on livrait là une guerre d'infanterie et qu'il aurait une plus grande chance de voir des combats. Ce n'est que très rarement qu'il livrait des informations. Une fois, pour Lady K. dont le fils était prisonnier, il fit un récit très détaillé de la vie dans un camp de prisonniers allemands, de sorte que, en l'absence de lettres, son imagination avait dorénavant quelque chose à quoi se raccrocher. En général, ceux qui venaient le voir étaient trop plongés dans leur problème pour se montrer observateurs, mais un ou deux d'entre eux constatèrent

qu'il était remarquablement bien informé sur l'Armée Britannique. Il ne se trompait jamais dans les unités et semblait connaître le bataillon d'un homme avant qu'on le lui ait cité. Et lorsque les mères déversaient des détails devant lui - car d'après les conversations des soldats en permission et les indiscretions épistolaires, bon nombre d'informations circulaient dans Londres - de temps à autre, il prenait des notes.

Pourtant, bien que n'obtenant de lui que peu de choses explicites, ces visites-là, en général, repartaient réconfortés. Peut-être était-ce grâce à ses manières calmes et apaisantes. Peut-être, comme le disait la pauvre Lady M., était-ce parce qu'il paraissait si sûr de la vie spirituelle qu'ils sentaient que leurs soucis n'étaient que de petits tourbillons au bord d'une immense mer de paix. Quoi qu'il en soit, c'était les malheureux bien plus que les oisifs curieux qui parlaient en termes élogieux du Dr Lartius.

Il avait parfois des clients masculins - des pères dont les fils étaient au combat qui disaient qu'ils venaient au nom de leur femme, des généraux en retraite d'un âge respectable qui préféraient le spiritualisme au golf, des garçons à bout de nerfs qui recherchaient une consolation qu'en d'autres temps et lieux ils auraient trouvée au confessionnal. Avec ces derniers le Dr Lartius devenait un homme nouveau. Il retirait ses lunettes et les regardait en face avec ses yeux saillants et brillants, et leur parlait avec dans la voix un timbre plaisant. Ce n'était pas tant ce qu'il disait, peut-être, que sa manière de le dire, mais il semblait avoir un pouvoir singulier sur des garçons qui commençaient à perdre leur équilibre. « C'est curieux », dit l'un d'eux, « mais on croirait presque que vous avez vous-même été soldat ». Le Dr Lartius avait souri et remis ses lunettes. « Je suis un soldat, mais dans un combat différent. Je lutte avec l'épée de l'esprit contre les choses cachées des ténébres ».

Vers la fin du mois de Mars, la plaque de cuivre disparut soudain. Il y eut un grand émoi dans les colombiers des Elus lorsque la nouvelle se répandit qu'il y avait eu des problèmes avec la police. La cause en avait été les babioles, bien sûr, et les honoires. L'affaire n'alla jamais devant le tribunal, mais on avait fortement conseillé au Dr Lartius de déguerpir, et il obéit. De nombreuses dames écrivirent des lettres pleines d'indignation au Ministre de l'Intérieur sur la persécution, des lettres qui relataient des précédents inquiétants remontant jusqu'au début de l'histoire de l'Eglise Chrétienne.

Mais en Avril vint la consolation. Le bruit courut que les Chercheurs n'allaient pas perdre leur guide. Mr Grandcœur serait toujours là pour réconforter les pèlerins. Une plaque portant le nom du Dr S. Lartius réapparut dans une rue tranquille de Mayfair. Mais à l'avenir on ne parlerait plus d'honoires. On considéra, d'une manière générale, que quelques femmes dévouées avaient fourni des fonds pour subvenir aux besoins du prophète.

En Mai sa renommée était plus grande que jamais. Un soir Lady Samplar, la plus fervente de ses adeptes, parla de lui à un certain général qui était un personnage puissant dans le pays. Le Général était fort apprécié des femmes du cercle de Lady Semplar, mais c'était aussi un railleur notoire. Peut-être était-ce là le secret de sa popularité, car chacune espérait le convertir.

« Je veux que vous le voyiez vous-même », dit-elle. « Juste une fois. Je crois en lui si fermement que je suis prête à tout jouer sur un seul entretien. Promettez-moi de me laisser vous y conduire. Je veux seulement que vous le voyiez et que vous lui parliez dix minutes. Je veux que vous compreniez combien sa personnalité est unique, car si vous le ressentez seulement une fois, vous ne raillez plus. »

Le Général rit, haussa les épaules, mais se laissa convaincre. Il arriva donc qu'un après-midi au début du mois de Juin, il accompagna Lady Samplar jusqu'à l'appartement de Mayfair. « Vous devez entrer seul », lui dit-elle dans l'antichambre. « Je lui ai parlé de vous et il est prêt à vous recevoir. Je vous attendrai ici. »

Durant une demi-heure, le Général resta enfermé avec le Dr Lartius. Lorsqu'il retrouva la dame, il avait le visage rouge et plein de colère.

« Voilà bien l'homme le plus dangereux de Londres », déclara-t-il. « Ecoutez, Mollie, vous et vos amies vous êtes laissés bernier par cet homme. C'est un espion allemand ou je ne m'y connais pas. Je l'ai pris en flagrant délit car je lui ai tendu un piège et il s'est mis à parler allemand. Vous dites qu'il est suisse, mais je jure qu'aucun suisse n'a jamais parlé allemand comme lui le parle. Cet homme est bavarois. J'en mettrais ma main au feu ! »

C'est une dame très affectée et plutôt effrayée qui lui servit le thé un peu plus tard dans son salon.

« Ce genre de crapule est bien trop rusé pour vous autres innocentes », s'entendit-elle dire. « Cela fait des mois qu'il est là à vous tirer les vers du nez sans même que vous le deviniez. Vous dites qu'il est d'un grand réconfort pour ceux

qui pleurent leurs morts. Je veux bien le croire, mais les pauvres gens lui disent tout ce qui leur passe par la tête. Cet homme a une position unique pour connaître ce qui se passe à l'intérieur de l'Armée Britannique. Et comment a-t-il utilisé son savoir ? C'est ce que je veux découvrir. »

« Qu'allez-vous faire ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

« Je vais le faire coffrer », dit-il d'un air sinistre en prenant congé. « Le faire interner ou coller contre un mur, si l'on peut avoir des preuves. Je vous dis que c'est un boche, purement et simplement - non qu'il y ait la moindre pureté ou simplicité en lui. »

Le Général tint parole, mais en un point, il avait tort. Les pièces d'identité concernant la nationalité suisse du prophète étaient bien en règle. La seule chose à faire consistait à l'expulser comme indésirable, si bien qu'un beau matin le Dr S. Lartius reçut sa feuille de route. Il ne prononça pas la moindre plainte, et fit à ses amies des adieux pleins de dignité. Mais les Fidèles ne demeurèrent pas silencieux, et l'amitié de Lady Samplar et du Général mourut d'une mort violente. L'affaire fut relatée dans les journaux, le Dr Lartius fut l'objet de maints portraits méconnaissables dans la presse, et un évêque fit un sermon dans une église de la City au sujet du culte des faux dieux.

## II

Tandis que le Dr Lartius, surveillé de près par la police française, poursuivait son lent et pénible voyage vers la frontière suisse, il fut consolé par plusieurs témoignages du fait que sa renommée s'était étendue à l'étranger et qu'on ne l'oubliait pas. A Paris il trouva des fleurs dans sa triste chambre d'hôtel, cadeau anonyme d'admiration, ainsi que quelques mots d'encouragement écrits dans un Français curieux. A Dijon, il reçut d'une étrange dame un autre mot lui disant que ses amis l'attendaient à Berne. Lorsqu'il passa la frontière à Pontarlier, il y eut encore des fleurs et des lettres. Le jeune homme ne prêta que peu d'attention à de tels hommages. Il passa son voyage à lire et à méditer tranquillement, et quand il arriva à Berne, il ne semblait pas s'attendre à ce que quiconque l'y accueillît, rassembla au contraire ses bagages et partit discrètement en voiture vers un hôtel.

Il ne s'y trouvait pas depuis une heure lorsqu'on lui apporta une carte de visite portant le nom de Ernst Ulrici, Docteur en Philosophie à l'Université de Bonn.

« Dr Lartius », dit le visiteur, un homme d'âge moyen avec une barbe grise taillée en pointe et des cheveux *en brosse*, (1) « c'est un honneur pour moi de faire votre connaissance. Nous avons entendu parler de vos excellents travaux et de vos découvertes qui peuvent modeler le monde. »

Le jeune homme salua avec gravité. « Je ne suis qu'un chercheur », dit-il. « Je ne prétends pas être un maître - pas encore. Je n'ai fait que quelques pas sur la route de la découverte. »

« Nous avons aussi entendu parler », dit l'autre, « de la manière éhontée dont le Gouvernement Britannique a persécuté le savoir à travers votre personne. »

La réponse vint avec un sourire et un haussement d'épaules. « Je ne me plains pas. Il est naturel que mes études paraissent stupides aux yeux des enfants de ce monde. »

Le Dr Ulrici le pressa encore au sujet de la Grande-Bretagne mais ne parvint pas à éveiller la moindre amertume.

« Nous sommes en guerre à l'heure actuelle », dit-il enfin. « Vous êtes de race allemande. Vos sympathies vont-elles vers nous ? »

« Je n'ai pas de nationalité », fut la réponse qu'il obtint. « Tous les hommes sont mes frères. Mais je verrais avec joie la fin de ce massacre sanglant. »

« Comment prendra-t-il fin ? » le questionna-t-on.

« Je ne suis pas un prophète », dit le Dr Lartius. « Cependant je peux vous dire que l'Allemagne vaincra, mais comment je peux le dire, il m'est impossible de le dire. »

La conversation dura longtemps et explora de nombreux sujets. L'Allemand la mena avec habileté vers de petites choses et montra une grande connaissance de la science du jeune homme. Il apprit que la plus importante partie de son travail avait été faite avec des soldats et les proches de soldats, et qu'au cours de ce travail, il avait entendu de nombreuses choses qu'on ne publiait pas dans les journaux. Mais lorsqu'il fit comprendre, avec la plus extrême délicatesse, qu'il serait heureux d'acheter ce savoir, le teint pâle de l'autre s'empourpra un instant et sa voix se

(1) *En français dans le texte.*

durcit.

« Je ne suis pas un espion », dit-il. « Je ne prostitue pas mon art, je ne le vends pas. Que l'un ou l'autre des adversaires remporte la victoire n'a aucune importance pour moi, mais garder une âme propre a une grande importance. »

Alors le Dr Ulrici essaya une autre ouverture. Il parla des mystères de l'art et attira le jeune homme à confesser ses espoirs et ses idéaux. Il ne pouvait y avoir aucune communion avec les morts, lui fut-il répondu, si cette communion n'avait pas d'abord été établie avec les âmes des vivants. « Que vienne le temps », dit le Dr Lartius, « où une amitié sans faille pourra être créée entre des âmes séparées par de grandes distances et la clef sera découverte. La mort est un accident sans rapport. Elle n'affecte pas l'âme. Trouvez le *trait d'union* (1) entre les âmes encore emprisonnées dans une enveloppe charnelle, et celui-ci peut se perpétuer lorsque l'enveloppe a disparu ».

« Et vous avez progressé dans cette voie ? » demanda Ulrici, le ton empreint de scepticisme.

« De quelques pas », dit l'autre, et dans le feu de l'exposé, il donna des preuves. Il avait des clients, dit-il, avec lesquels il devait établir la *catena* mystique. Il pouvait lire leurs pensées même encore maintenant, bien qu'ils se trouvent fort loin, et partager leurs états d'âme changeants, absorber le savoir qu'il acquéraient.

« Des soldats ? » demanda l'Allemand.

« Certains étaient soldats. Tous étaient des proches de soldats. »

Mais Ulrici restait froid. « Ceci est une chose très étonnante », dit-il, « et difficile à croire ».

Le Dr Lartius s'enflammait. « Je vais vous le prouver », dit-il avec dans la voix une passion inhabituelle. « Vous pouvez les vérifier comme bon vous semble. Je sais des choses qui ne sont pas encore advenues, bien que personne ne m'en ait parlé. Comment est-ce que je les connais ? Parce qu'elles sont parvenues à la connaissance d'esprits en parfaite harmonie avec le mien. »

Pendant un moment il sembla hésiter. Puis il parla de certaines questions - un léger changement dans les méthodes pour effectuer les barrages d'artillerie, un réajustement dans l'organisation de l'aviation britannique, une modification de certains commandements britanniques.

« Ce ne sont peut-être que des choses sans importance », dit-il. « Je ne sais pas. Je n'ai aucun savoir technique. Mais elles appartiennent encore au futur. Je vous les offre comme preuve de mon savoir. »

« Vraiment », dit l'autre. « Ce sont en vérité des choses de peu d'importance, mais elles suffiront pour vérifier... »

Puis il parla avec gentillesse et considération de l'avenir du Dr Lartius.

« Je pense que j'irai à Munich », dit le jeune homme. « Autrefois j'ai fais des études à cette université et j'aime cette ville brillante. Les gens y sont gentils et respectent le savoir. »

Le Dr Ulrici se leva pour prendre congé. « Il se pourrait que je sois en mesure de favoriser vos projets, mon ami », dit-il.

Tard ce soir-là, dans le grand salon d'un autre hôtel, meublé un peu dans le style d'un bureau officiel, Ulrich parlait sérieusement avec un autre homme, un homme corpulent et barbu qui avait l'air d'un commis-voyageur prospère mais à qui on s'adressait avec toutes les marques du respect.

« Ce Lartius, je n'arrive pas à le comprendre. C'est de toute évidence un fanatique qui possède une sorte de pouvoir étrange le plaçant au-dessus des gens de son espèce. Je crains qu'il ne nous soit pas aussi utile que nous l'espérions. Si seulement nous en avions entendu parler plus tôt, si nous avions pu le faire rester en Angleterre. »

« Il ne peut pas y retourner, je suppose ? »

« Impossible, Monsieur. Mais il reste une chance. Il soutient une théorie folle selon laquelle il aurait établi un lien avec diverses personnes et acquerrait ainsi automatiquement toute nouvelle connaissance leur parvenant. Certaines de ces personnes sont des soldats. Il m'a dit des choses - de petites choses - afin que je puisse vérifier ce pouvoir qu'il aurait. Je suis loin de croire à ces fadaïses spiritualistes, mais j'ai vécu assez longtemps pour ne pas rejeter une chose simplement parce qu'elle est nouvelle et étrange. Nous verrons bien ce qu'il en est. S'il y a là le moindre fondement, alors il y a beaucoup à gagner. En attendant, je reste en relation constante avec lui. »

« Que va-t-il faire ? »

« Il veut aller à Munich. Je crois qu'il serait avisé de le lui permettre, Monsieur. Nos bons bavarois sont un peu simples d'esprit et recherchent toujours quelque (1) En français dans le texte.

chose de neuf. Ils veulent une petite consolation spirituelle en ce moment, et cet homme la leur fournira. Il croit très fermement à notre victoire à nous, les Allemands. »

L'autre bâilla et jeta ce qu'il restait de son cigare. « Ce saltimbanque semble avoir quelques lueurs de bon sens », dit-il.

### III

Il arriva donc qu'en août 1917, le Dr Lartius était installé dans un appartement confortable tout près de Garmischstrasse dans la capitale bavaroise, et une nouvelle plaque de bronze à canon et d'argent oxydé, gravée dans le meilleur style art nouveau, (1) arborait son nom pour les citoyens de Munich.

La chance servit encore le jeune homme car, tout comme à Londres, il devint immédiatement célèbre. Moins d'une semaine après son arrivée, les gens parlaient de lui, et en l'espace d'un mois, ses antichambres étaient envahies. Peut-être son ami Ulrici avait-il glissé un mot dans la bonne oreille. C'était la grande saison avant Caporetto, et le Dr Lartius disait des choses réconfortantes à ses clients. La victoire était proche, ainsi que les jours de gloire ; mais lorsqu'on lui demandait la date de la paix, il se montrait réservé. La paix viendrait mais pas encore ; le monde devait encore traverser un hiver de guerre.

Ses méthodes étaient les mêmes que celles qui avaient séduit Lady Samplar et ses amies. Aux curieux oisifs il montrait des babioles, aux émotifs il parlait avec noblesse de la vie de l'esprit et des portes fermées du savoir caché qui se trouvaient maintenant presque entrebâillées. De riches dames, que le peu d'intérêt pour la saison de l'opéra et le manque d'hommes accablaient d'ennui, trouvaient en lui un nouvel intérêt dans la vie. A ceux qui étaient affligés il donnait le réconfort qu'il avait donné dans son cercle de Londres - pas plus. Sa personnalité semblait exhiler l'espoir et la compassion, et les gens endeuillés, se rappelant sa voix agréable et ses yeux remarquables, repartaient avec une consolation qu'ils n'auraient pu définir.

Voilà pour la clientèle ordinaire ; mais il y avait les autres - ceux qui se prétendaient eux aussi chercheurs - et à ceux-là il donnait meilleure pâture. Il prêchait sa doctrine de la communauté mystique de la pensée et du savoir entre des âmes que de grandes distances séparaient, et de temps à autre il leur donnait des preuves comme celles qu'il avait données à Ulrici. Apparemment ces preuves se trouvèrent toujours vérifiées, car sa réputation grandit prodigieusement. Il leur disait de petites choses sur des changements à venir dans les armées alliées, et les événements ne le faisaient jamais mentir. Ce n'était pas des choses qui revêtaient une grande importance, mais s'il était capable de dévoiler des choses sans importance, un jour sa méthode pourrait lui permettre de révéler un secret considérable. Plus d'un *Generalstabschef* vint donc s'asseoir avec lui dans son bureau à peine éclairé.

Environ une fois par mois il retournait à Berne où, invariablement, Ulrici l'accueillait à la gare. On lui avait donné un passeport très spécial qui lui permettait de traverser la frontière facilement et promptement, et il n'avait aucun ennui avec les chefs des postes frontalières. Lors de ces visites, il s'enfermait avec Ulrici pendant des heures. Parfois il se glissait hors de son hôtel la nuit et lorsque Ulrici en eut vent, il haussa les épaules et rit : « Il est jeune », disait-il avec un sourire entendu. « Même un prophète a le droit de se divertir. » Mais il avait tort, car le Dr Lartius n'avait pas les faiblesses qu'il soupçonnait.

L'hiver passa lentement, et les visages dans les rues de Munich étaient chaque jour plus fermés et plus pâles, les vêtements plus usés et les bottes plus éculées. Mais il y avait toujours une consolation pour les chercheurs, dans la pièce, à Garmischstrasse. Et si quelqu'un perdait la foi, ce n'était jamais le Dr Lartius. La paix venait, et ceux qui l'écoutaient jugeaient qu'il avait oublié son détachement scientifique de tout patriotisme, et qu'il devenait un bon Allemand.

Puis en février de la nouvelle année parvint la rumeur de la grande percée qui se préparait à l'ouest. Le Haut Commandement avait promis une victoire prompte et finale au prix d'un peu plus d'endurance. Le Dr Lartius sembla en être le premier informé. « C'est la Paix », dit-il. « La Paix avant l'hiver » ; et sa phrase fut répétée partout et devint un mot d'ordre repris par tous. Ainsi, lorsqu'on apprit fin mars la retraite des Français et des Anglais aux portes d'Amiens, les gens affamés se sourirent et dirent : « Il a raison, comme toujours : c'est la Paix ». Peu d'entre eux se souciaient maintenant de la victoire, à part les officiers de haut rang et les gens très riches, mais quant à la Paix, tous la voulaient à tout prix.

Avril fit place à mai, et avant que ce mois ne s'achève, de glorieuses nouvelles arrivèrent. Ludendorff avait atteint la Marne, et Paris se trouvait à portée de ses canons. A peu près à cette époque, ses disciples les plus proches remarquèrent un changement chez le Dr Lartius. Il semblait se retirer en lui-même, et être aux prises avec une immense révélation. Le langage qu'il tenait était moins intelligible, mais beaucoup plus émouvant. Ulrici fit le déplacement de Berne pour le voir, car il avait interrompu depuis plusieurs mois ses visites en Suisse. Il y avait ceux qui disaient que sa santé se détériorait, tandis que d'autres disaient qu'il plongeait maintenant littéralement le regard dans le royaume des morts. Cet avis était l'opinion générale, et la renommée du jeune homme devint une superstition.

« Vous ne nous parlez plus beaucoup de nos ennemis », se plaignit Ulrici.

« *Mystica catena rupta est* », dit le Dr Lartius avec tristesse. « Mes amis sont vos ennemis, et ils souffrent. Ils ont le cœur et les nerfs brisés. En conséquence le lien est tenu et je peux pas sentir leurs pensées. C'est pourquoi je suis si triste, car malgré moi, le chagrin de mes amis m'envahit ».

Ulrici éclata de son rire rustre. « Alors le meilleur présage pour nous est que vous sombreriez dans la mélancolie ? Lorsque vous vous trancherez la gorge, nous saurons que nous avons remporté la victoire ».

Pourtant, Ulrici n'était pas tout à fait satisfait. Le jeune prophète risquait de devenir un monstre de Frankenstein qu'il ne pourrait pas contrôler. Car sa renommée populaire était désormais chose admirable. Elle avait traversé l'Allemagne, avait gagné l'étranger, s'étendait jusqu'à toutes les lignes de front, et l'expression qui s'y rattachait était : « La Paix avant l'hiver ». La Paix était devenue une conviction, une obsession. Ulrici et ses amis auraient préféré que le mot fût « Victoire ».

Dans les premiers jours de juillet un visiteur distingué vint de Berlin pour se rendre à Garmischstrasse. C'était un Erster Generalstabsoffizier, qui avait la confiance absolue du Commandement Suprême. Il s'assit dans la pénombre de la pièce et posa une question urgente.

« Je ne suis pas un oracle de Delphes », dit le Dr Lartius, « je ne rends pas de prophéties. Mais je peux dire ceci. Le cœur de vos ennemis s'est transformé en eau, et il ne leur reste que peu de réserves. Je ne suis pas soldat, vous êtes donc meilleur juge que moi. Vous dites être prêts à frapper avec une force écrasante. Si vous en laissez le loisir à vos ennemis, ils se renforceront et leur cœur peut se remettre. »

« C'est bien mon avis », dit le militaire. « Vous avez fait beaucoup pour le peuple allemand par le passé, Monsieur. N'avez-vous pas un mot maintenant pour l'encourager ? »

« Il y aura la paix avant l'hiver. Je peux vous dire cela, mais comment je le sais, je ne peux pas vous le dire. »

« Mais en quels termes ? »

« Cela dépend de vos armées », fut la réponse d'oracle qu'il reçut.

Durant la conversation, l'officier d'état-major avait fixé son interlocuteur d'un regard intense. Puis il se leva et alluma la lumière électrique.

« Voudriez-vous avoir l'obligeance de retirer vos lunettes, Monsieur ? demanda-t-il, et dans sa voix il y avait le ton sec du commandement.

Le Dr Lartius retira ses lunettes et pendant quelques secondes les deux hommes se regardèrent.

« Je vous remercie », dit enfin le militaire. « Pendant un instant, j'ai cru que nous nous étions déjà rencontrés. Vous m'avez rappelé un homme que j'ai connu il y a longtemps. Je me suis trompé. »

Après cela, tous remarquèrent que la tristesse du Dr Lartius augmentait. Sa voix était assombrie et l'accablement l'enveloppait comme un nuage. Ceux de son cercle le plus proche affectaient de voir là un bon présage. « Il est en rapport (1) avec ses amis anglais », disaient-il. « Il n'y peut rien, et leur désespoir nous est révélé à travers lui. Le pauvre Lartius ! Il souffre pour les péchés de nos ennemis. » Mais le grand public ne voyait que le découragement et, comme le mois d'août s'écoulait et que les mauvaises nouvelles filtraient à travers le pays, cela ne faisait qu'ajouter à l'abattement des gens.

Durant ces semaines, un mot unique venait de Garmischstrasse : « La Paix - la Paix avant l'hiver ». Cette expression devint la formule universelle murmurée partout où les gens disaient ce qu'ils pensaient. Elle se répandait comme une trainée de poudre à travers les camps et le long des lignes de front, et dans chaque atelier, et dans chaque taverne. Cela devenait une passion, un cri de guerre. Le Sage Docteur de Munich l'avait dit. La Paix avant l'hiver - la Paix à tout prix - seulement la Paix.

(1) En français dans le texte.

En septembre, Ulrici était en communication avec un certain bureau de Berlin. « Cet homme est sincère, mais il est fou. Il a rempli sa fonction. Il est temps de le supprimer ». Berlin était d'accord, et un matin Ulrici quitta Berne.

Mais lorsqu'il arriva à Garmischstrasse, il trouva la plaque flamboyante déviscée de la porte et le bel appartement déserté.

En effet, un ou deux jours auparavant, le Dr Lartius avait eu un comportement bizarre. Il avait annoncé qu'il était malade et ne pouvait recevoir, mais chez lui il était très occupé avec ses papiers. Puis, tard, un soir, après une conversation au téléphone avec les gens du chemin de fer, il quitta son appartement sans autre bagage qu'une trousse de voyage et prit le train de nuit pour Innsbruck. Son admirable passeport lui ouvrait toutes les frontières. D'Innsbruck il voyagea jusqu'à la frontière suisse, et lorsqu'il l'eut franchie, dans l'obscurité de la nuit de Septembre, et dans un compartiment vide, il fit une toilette qui comprit le rasage de sa barbe noire et soyeuse. Il sifflait tout bas et semblait avoir repris courage. A Berne, il ne se rendit pas à son hôtel habituel, mais alla dans un endroit peu fréquenté dans une petite rue écartée où, apparemment, on le connaissait bien. Il rencontra là au cours de la journée diverses personnes, et leurs conversations ne se tinrent pas en langue allemande.

Cette nuit-là, il reprit le train, mais vers l'ouest en direction de Lausanne et de la frontière française.

#### IV

Durant les premiers jours de novembre, tandis que les Alliés approchaient de Maubeuge et de Sedan, et que les plénipotentiaires allemands essayaient d'éviter le barrage d'artillerie et de parvenir à parler avec Foch, deux officiers britanniques se tenaient assis dans une petite pièce à Versailles. L'un d'eux était le Général que nous avons déjà rencontré, l'ancien ami de Lady Samplar. L'autre était un mince jeune homme qui portait les galons de lieutenant-colonel et le hausse-col de l'état-major. Son visage était pâle, rasé de près, ses cheveux noirs coupés très courts, et ses yeux marrons, protubérants, étaient curieux et brillants. Il avait dû remplir de nombreuses missions car il portait deux rangées de médailles sur la poitrine.

« Désarmer Eros », cita le Général, regardant le dernier morceau de papier sur une pile de télégramme. « Heureux qui comme Ulysse... » Ça a été une rude besogne et, Tommy mon vieux, je crois que c'est à vous qu'a échoué la tâche la plus ingrate... C'est en grande partie grâce à vous que le boche a commis sa gaffe du 15 juillet et s'est avancé assez loin pour que Foch l'attaque ».

Le jeune homme eut un large sourire. « Je n'aimerais pas avoir à recommencer, mon Général. Sur le coup ça ne m'a pas paru tellement pénible, et pourtant c'est horrible quand j'y repense. Ce qu'il y a eu de pire, ça a été la solitude. »

« Vous avez dû connaître souvent de mauvais moments. »

« Pas tant que ça. Deux seulement restent dans mon souvenir particulièrement épouvantables. Le premier fut lorsque je vous ai entendu me couvrir d'injures auprès de Lady Samplar, et que je me suis soudain senti désespérément coupé des miens... Le second, en juillet, lorsque von Mudra et venu de Berlin pour me voir. Il a bien failli me reconnaître car il était à l'ambassade lorsque je me trouvais à Constantinople. »

Le Général souleva une plaque flamboyante où le nom du Dr Lartius était inscrit en lettres d'argent oxydé. « Vous avez bien emporté votre souvenir. Je suppose que vous le ferez encadrer comme un trophée pour le placer dans votre grande salle ancestrale. A propos, que veut dire la lettre S. ? »

« Quand on me le demandait », dit le jeune homme, « je disais Sigismund ». Mais en fait elle correspondait à Spurius - vous vous souvenez, celui qui tint le pont avec Horatius Coclès. »

Titre original : « Dr. Lartius »  
Traduction : Danièle Bondil.

**25 F**

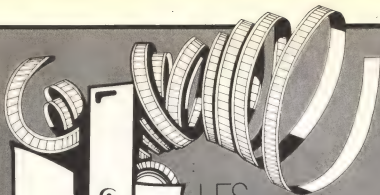
**POLAR**  
**ALBUM n°2**  
**276 pages**

Les dessinateurs : **Leo MAIER**, **Eni MAIAN** (figures de nationalités de BOND), **Jonathan LUTIMER**, **John EN DONALD**, **John D. CARR**, **Herrie JONES**, **EN MAIER**, **AL LUTIMER**, et le jeune roman de **Leo MAIER**.  
I eu sur les livres, films, et émissions de télévision, et enseignement de la littérature, toujours rigoureux, avec des classiques, et des Crimoscope.

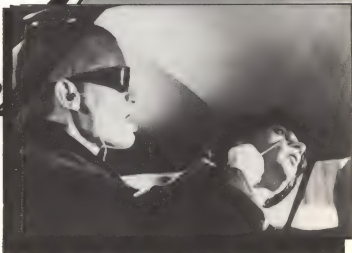


**En vente  
chez tous les marchands  
de journaux.**

ou disponible à nos bureaux : 33, passage Jouffroy - 75009 Paris. L'exemplaire (regroupant les No 6, 7, 8 et 9 de Polar) : 25 frs. Règlement par chèque bancaire ou postal exclusivement. (Rappel : l'album No 1 - regroupant les 5 premiers numéros de Polar - est toujours en vente, à nos bureaux, au prix de 30 frs).



## LES TOILES POLAR



### DIVA

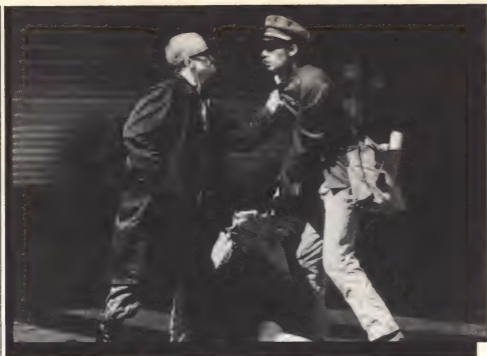
Les cinéastes français n'osent plus prendre pour héros les minets du XVIème. Ce serait même plutôt mal vu. Alors, Jules, dans « Diva », est facteur. Il habite dans un loft, avec équipement stéréo somptueux, des disques et des bandes en pagaille, et il parcourt l'Europe (à mobylette) pour assister aux récitals de Cynthia Hawkins. Le genre postier moyen, quoi.

De l'intrigue passablement tarabiscotée du livre de Delacorta, Jean-Jacques Beneix semble n'avoir retenu que le principe. Soucieux d'utiliser au mieux de superbes décors, il fait preuve d'un certain sens de la mise en scène, servi par une très belle photo de Philippe Rousselot. Beaucoup d'humour, une sophistication de tous les instants, des trouvailles visuelles (suffisamment appuyées pour que nul ne les ignore), une bonne utilisation de la voix de Wilhelmenia Wiggins Fernandez, le film plaira certainement. On ose à

peine dire qu'il manque un peu de rythme, que les personnages n'ont guère d'existence et qu'on se fout complètement de ce qui peut leur arriver : tout ça, mon vieux, c'est complètement « out ».

P.M.





## DIVA

France. 1980. 1h55.

Production : Les Films Galaxie-Greenwich Prod.

Producteur délégué : Irène Silberman.

Réalisation : Jean-Jacques Beneix.

Scénario : Jean-Jacques Beneix et Jean Van Hamme, d'après le roman de Delacorta.

Dialogues : Jean-Jacques Beneix.

Images : Philippe Rousselot (Couleurs).

Musique : Vladimir Cosma.

Décors : Hilton McConnico.

Son : Jean-Pierre Ruh.

Montage : Marie-Josèphe Yoyotte et Monique Prim.

Distribution : C.C.F.C.

Interprétation : Wilhelmenia Wiggins

Fernandez, Frédéric Andrei, Richard

Bohringer, Roland Bertin, Jacques Fabbri,

Thy An Luu, Gérard Darmon, Dominique

Pinon, Anny Romand.

## HOUSTON, TEXAS

A Houston, Texas, il y a des flics, et il y a des malfaisants. Quand un malfaisant tue un flic, les flics sont très tristes et très en colère. Et tout le monde est bien d'accord là-dessus, tuer un flic, c'est pire que tout, et ça mérite (au moins) la peine de mort. Tout le monde, sauf le père de la victime, qui a lu la Bible, et qui pense à la mère du tueur. Par contre, la fiancée de ce dernier n'hésite pas une seconde : ce qu'il lui faut, c'est une bonne injection (d'ailleurs, c'est bien mieux que la chaise électrique, assure une autre, rien à voir). Quand le coupable parle aux « cinéastes français



venus tourner un film sur la criminalité à Houston », il dit qu'il se sent tout idiot, et qu'il n'a rien à dire. Un peu comme Reichenbach. Filmer pour ne rien dire, filmer pour filmer. Allez, circulez, y'a vraiment rien à voir.

P.M.

## HOUSTON, TEXAS

France. 1980. 1h40. Couleurs.  
Production : Camero One-Les Films du Prisme. TF1.  
Réalisé et filmé par François Reichenbach, avec la collaboration de Ann James, Brigitte Degan, Jean-Jacques Fourgeaud.  
Son : Michel Brethez, Jean-David Curtis, Doyle Hodges.  
Montage : Elizabeth Siramdram.  
Protagonistes : Charles-William Bass, Carl Kent, Eddy Crowson, Rose-Mary Carwhile, Madame Baker, Ann James...  
Distribution : Gaumont.



## TU FAIS PAS LE POIDS, SHERIF

Smokey et le bandit sont de retour ; dans le premier film (Cours après moi, shérif), un shérif débile les poursuivait sans jamais les rattraper. Dans celui-ci, le même shérif débile (toujours superbement interprété par Jackie Gleason, qui a l'air de sortir

tout droit d'un dessin animé) les poursuit... Quand on n'a pas de scénario, qu'est-ce qu'on fait ? On invente n'importe quoi ; c'est ainsi que nos deux héros se retrouvent affublés d'un éléphant, d'un médecin sicilien et qu'une attaque de voitures

de police se transforme en charge de western. Tout et n'importe quoi, pourvu que ça aille vite, qu'il y ait du mouvement et que l'on fasse rire ; bien sûr, on n'est pas très regardant sur le choix des moyens et la démagogie n'est pas toujours évitée. Mais les acteurs ont l'air de s'amuser autant que le public, et surtout ne se prennent pas une seconde au sérieux. C'est du cinéma de potaches qui rigolent à gaspiller un budget confortable et n'hésitent pas à franchir les limites du mauvais goût, ce qui nous procure quelques scènes particulièrement réjouissantes, notamment celles où Jackie Gleason insulte copieusement Mike Henry. Enfin, un générique final, composé de scènes ratées au tournage conclut avec un dernier clin d'œil cette pochade.

F.G.

**SMOKEY AND THE BANDIT RIDE AGAIN**  
(Tu fais pas le poids, shérif).

Réalisation : Hal Needham.

Production : Hank Moonjean.

Scénario : Jerry Belson, Brock Yates d'après une histoire de Michael Kane d'après les personnages créés par Hal Needham et Robert L. Levy.

Images : Michael Butler.

Musique supervisée par : Snuff Garrett.

Distribution : C.I.C.



Interprétation : Burt Reynolds (Le bandit), Jackie Gleason (Buford T. Justice), Sally Field (Carrie, « Frog »), Jerry Reed (Cledus, « Snowman »), Dom DeLuise (Doc), Mike Henry (Junior), Paul Williams (Little Burdette), Brenda Lee.



SUR DEUX FILMS FRANÇAIS :

## UNE SALE AFFAIRE COURTS-CIRCUITS

Le retour en force du polar dans le cinéma français semble se confirmer. Pour ce qui est d'« Une sale affaire », cette volonté d'œuvre dans le genre paraît même avoir préexisté au choix du sujet même, comme si les jeunes cinéastes français retrouvaient enfin certaines exigences d'écriture, dont il faut bien dire qu'elles étaient singulièrement passées de mode ces dernières années. Cela ne va certes pas sans heurts, et si on peut penser que dans le film d'Alain Bonnot la mise en

place de l'intrigue s'opère assez péniblement, les scénaristes n'étant semble-t-il pas parvenus à gommer tout à fait l'aspect un peu fabriqué de leur récit, ou peut regretter au sujet de « Courts-Circuits » un certain manque de rigueur. Le rythme des deux films en souffre, notamment « Une sale affaire » dans sa première demi-heure, mais le défaut se trouve compensé chez Alain Bonnot par une mise en scène très soignée et une intelligente direction de comédiens, et chez Patrick Grandperret par une très grande sobriété, qui lui permet de trouver un ton assez particulier. C'est ainsi que la scène du casse est traitée avec un maximum d'économie, comme une simple péripétie, alors qu'elle occupe en fait une place



déterminante dans le récit. Il en est de même pour la fin, très belle parce que justement empreinte d'une grande retenue.

Si cette image que donne le film de la France d'aujourd'hui touche peut-être d'avantage que celle donnée par « Une sale affaire », produite grâce à des effets plus conventionnels, c'est sans doute en grande partie en raison de ce ton, de cette manière.

Les deux films pourtant, et les deux images, se complètent et se confondent. D'un côté, une certaine marginalité,

de l'autre une intégration apparente, qui renvoie à une même solitude, à un même désarroi - la marginalité est d'ailleurs présente également dans « Une sale affaire », plus concertée, plus « professionnelle » donc, n'en est pas moins réelle, et quelques scènes, celle du meurtre, celle où Hélène apprend la mort de sa sœur, sont d'une puissance certaine. Le personnage du flic, le rôle qu'il fait jouer à Hélène, et les conséquences de cela a sur la vie de celle-ci, sont abordés avec un refus de trancher, d'étiqueter, qui est tout à l'honneur des auteurs,



et qui fait d'« Une sale affaire » un exemple assez réussi de film noir à la française. Quant à « Courts-circuits », on aura compris à l'énoncé de certaines de ses qualités, qu'il relève très précisément du genre, et de façon peut-être plus attachante encore. Deux bonnes raisons en tous cas de penser que le travail d'Alain Bonnot et de Patrick Grandperret mérite d'être suivi avec attention...

P.M.

## UNE SALE AFFAIRE

France. 1980. 1h35.

Production : Les Films de la Drouette.

Réalisation : Alain Bonnot.

Scénario et dialogues : Alain Bonnot, Michel Léviat, Jacques Cortal.

Images : Jean Charvein. (Eastmancolor).

Musique : Daniel Humair, François Jeanneau, Henri Texier.

Montage : Françoise Bonnot.

Son : William Sivel.

Distribution : U.G.C.

Interprétation : Marlène Jobert, Victor Lanoux, Patrick Bouchitey, Agnès Chateau, Etienne Chicot, Bernard Cromme, Christophe Lambert, Jean-Paul Tribout, Nicolas Vogel, la petite Amandine Rajau, Jean-Louis Foruit, Jean-Louis Benoit, Richard Lanoux, Gérard Sergue...



## COURTS-CIRCUITS

France. 1980. 1h35.

Production :

Réalisation : Patrick Grandperret.

Scénario : Patrick Grandperret, Gérard Garnier, Nico Papatakis.

Images : Jacques Loiseleux et Bernard Lutic (Fujicolor).

Musique : Dominique Dalmasso.

Montage : Claude Reznick et Dominique Gallieni.

Son : Yves Zlotnicka.

Distribution : Molière Films.

Interprétation : Gérard Garnier, Pierre Trapet, Dominique Bonnaud, Christian Boucher, Jacques Bolle, Jacqueline Jolivet.

# LE MIROIR SE BRISA

Il y a des films qui arrivent à vous surprendre tous les instants. « Raging Bull » par exemple, film sur la boxe (entre autres choses) dont le combats magnifiquement stylisés sont réduits à l'essentiel et où les tours de force (acteur) et les virtuosités techniques ne sont jamais gratuites. Il y a d'autres films par contre qui frappent, si je puis dire, par leur air de déjà vu, leur classicisme tranquille. C'est le cas du « Miroir se brisa », porté allègrement par une troupe de comédiens vieillissants et mis paresseusement en boîte par le vétéran Guy Hamilton, sous la forme d'une luxueuse dramatique TV. Reconnaissons pourtant à l'œuvre un bon début (surtout une très bonne idée de scénario) dans la présentation de Miss Marple, et quelques répliques acérées entre Elizabeth Taylor et Kim Novak ; cet échange de « douceurs » entre actrices sur le retour (style « lève tes deux mentons ») pourrait nous faire croire un instant aux films d'aldrich sur Hollywood, si la méchanceté n'était aussitôt tempérée par la paix ambiante du style campagnard anglais. Par ailleurs, la vie fait soudain irruption dans cette mécanique bien huilée avec une phrase probablement improvisée par Elizabeth Taylor : « Rides sur mon visage, pourquoi n'allez-vous pas faire un tour chez Doris Day » ?

F.G.

# ACCROCHE-TOI, J'ARRIVE

La présence d'Elliot Gould y est sans doute pour quelque chose, mais « Dirty Tricks » évoquera certainement



THE MIRROR CRACKED (Le miroir se brisa).

Réalisation : Guy Hamilton.  
Scénario : Jonathan Hale, Barry Sanders d'après Agatha Christie.  
Image : Christopher Challis.  
Musique : John Cameron.  
Production : John Bradbourne, Richard Goodwin.  
Distribution : EMI. Parafrance.  
Interprétation : Elizabeth Taylor (Marina), Kim Novak (Lola Brewster), Geraldine Chaplin (Stella), Tony Curtis (Marty), Rock Hudson (Jason), Edward Fox et Angela Lansbury (Miss Marple).



à beaucoup le « Silent Partner » (« L'argent de la Banque ») de Daryl Duke. Même ton un peu désabusé, même humeur, et, bien sûr, même approche du personnage central. Malheureusement, scénario et mise en scène sont loin d'être à la hauteur. Un certain Chandler, professeur d'histoire à l'Université de Harvard, se trouve bien malgré lui aux prises avec la Mafia : grâce à un document falsifié (George Washington s'y révélerait en fait avoir été un traître à sa patrie), une puissance étrangère est sur le point de jeter le discrédit sur les Etats-Unis. La vie de Chandler s'en trouve bien évidemment bouleversée. La composition d'Elliott Gould, bien que sans surprises, la façon dont sont traités les différents tueurs de la Mafia, les agents du F.B.I., certains des proches de Chandler, et les rapports de celui-ci avec une belle journaliste (là encore, rien de bien neuf) permettent de passer sur la très neutre mise en scène d'Alvin Rakoff. Hormis un premier quart d'heure un peu poussif, « Dirty Tricks » peut fonctionner comme un assez agréable petit spectacle.

P.M.



## DIRTY TRICKS

Etats-Unis. 1980. 1h30.  
 Production : Filmplan International (Claude Héroux).  
 Réalisation : Alvin Rakoff.  
 Scénario : Thomas Gifford, Camille Gifford, Eleanor Norton, William Norton.  
 Images : Richard Cinpka (Eastmancolor).  
 Musique :  
 Son : Patrick Rousseau.  
 Montage : Alan Collins.  
 Distribution : Ciné Paris Dist.  
 Interprétation : Elliott Gould, Kate Jackson, Arthur Hill, Rich Little, Nick Campbell, Angus Mc Innes, Michael Kirby, Michael et Martin McNamara, John Juliana, Alberta Watson...

## Films ringards



**LA PUCE ET LE PRIVE**  
 de Roger Kay, avec Bruno Cremer, Catherine Alric, Charles Vanel...

Le Jack Daniels et les Lucky Strike n'y changeront rien. Pas plus que les références aux classiques du genre et l'évocation de certaines grandes figures (où l'on apprend que Mitchum aurait incarné Sam Spade à l'écran...) : que Roger Kay se rassure, s'il a eu des problèmes à Hollywood en raison de « certains points de ressemblance avec Orson Welles » (SIC), il ne risque plus rien aujourd'hui. Son scénario est insignifiant, ses dialogues pachydermiques, et son film interminable.

P.E.



**100 pages**

15 F

**POLAR**  
hors-série n°2

**10**

**NOUVELLES  
POLICIERES  
INEDITES**



**BARNEG  
F. BROWN  
LE SIDANER  
P. HICKSMITH  
WHITTINGTON**

**SLADEK  
PAUCARD  
CHOMARAT**

**en vente  
partout**

ou disponible à notre adresse : 33, passage Jouffroy - 75009 Paris - Règlement par  
chèque bancaire ou postal exclusivement - l'exemplaire : 15 F.


LA CHRONIQUE  
DE

Michel  
LEBRUN

## Crimoscopie

Marc Villard avait cosigné l'an dernier, chez Sanguine, *Légitime démente*, livre où se mêlaient suspense et politique d'une façon que j'estimais peu homogène (cf. *Almanach 1981*). Il effectue aujourd'hui un parcours solitaire avec un recueil de nouvelles : *Nés pour perdre* (*Repères*) qui justifie amplement son titre. Sept récits, rageurs et brutaux comme des coups de trique, identiquement placés sous le signe du « loser », ce qui leur confère une rare unité de ton.

On a un peu peur en découvrant le premier texte, monologue intérieur dépourvu de toute ponctuation, comme chez Sollers, mais la deuxième nouvelle, *Mendiants et orgueilleux*, hommage au célèbre bouquin d'Albert Cosseray, empoigne et tourmente comme un cauchemar. Dès lors, un charme (maléfique) fonctionne, et il devient impossible d'abandonner sa lecture, la graduation dramatique des récits allant croissant jusqu'au dernier : *Flamingo* (avez-vous remarqué que certains mots font rêver ? *Flamingo* est de ceux-là, qui évoque simultanément un vieil air de Duke Ellington et l'enseigne d'une boîte de nuit un peu pourrie...), qui présente une héroïne à la Goodie : « Elle se laissa couler du banc comme on s'abandonne au crime. Déjà quatorze ans qu'elle traînait sa vie, une vieille poussette ensablée. » Oui, ils sont nés pour perdre, ces enfants perdus, et Marc Villard se révèle un véritable écrivain. Saura-t-il développer son talent sur le parcours plus long d'un roman ? C'est la grâce que je lui souhaite sincèrement.



*Michael de Larrabeiti, comme son nom ne l'indique pas, est Anglais et publie La bande à Boni (Série noire, No 1813). Larrabeiti, lui aussi, doit être très jeune dans le métier, ce qui se sent, vu la construction touffue et l'abondance de personnages et événements qui se bousculent dans son histoire.*

*Billy Jay est le Barnum de la pub audiovisuelle. Il a monté un véritable cirque, et organise sur commande des shows itinérants qu'il met au service du plus offrant : partis politiques, sponsors publicitaires, sectes religieuses. Son organisation comporte un gigantesque matériel hypersophistiqué, et nécessite une troupe nombreuse de techniciens. L'action est contée par son assistant et ami, lequel éprouve envers le tonitruant et falstaffien Billy Jay un sentiment complexe d'amour, d'envie et d'animosité. Parce que Billy Jay, dont les désirs doivent s'assouvir sur le champ, s'est aménagé sous le toit d'un camion une discrète « chambre d'amour », parce que les auteurs d'un gigantesque hold-up s'emparent dudit véhicule pour s'enfuir et aller planquer leur magot (sans se douter qu'ils emmènent Billy Jay et sa conquête du jour), voilà Billy Jay témoin involontaire mais capital : il a vu les gangsters et connaît leur planque. Va-t-il se taire, enfouir ce dangereux secret dans un recoin de sa mémoire ? Ce serait mal connaître ce mégalomane, qui ne voit dans cette circonstance que l'occasion de parader un peu plus, de se faire valoir et de donner à son show un lustre supplémentaire. Il raconte tout à la police, devenant ainsi l'homme à abattre...*

*Le roman, qui démarre ainsi sur les chapeaux de roues, pourrait se poursuivre par la situation amplement rebattue de l'homme traqué par des tueurs. Que nenni ! L'auteur, avec un culot stupéfiant, fait alors intervenir la fantastique « bande à Boni », dont la découverte constitue une surprise de taille, et le livre prend une dimension quasiment kafkaïenne, dont il m'est évidemment interdit de rien vous révéler, mais sachez que, comme moi, vous serez fascinés par le talent de l'écrivain, lequel, s'il rate quelques-uns de ses sauts périlleux, n'en a pas moins eu l'incalculable mérite de s'attaquer à un grand sujet, même s'il ne le maîtrise pas toujours.*

*Pierre Siniac est devenu une sorte d'institution à lui seul, et sa réputation est en train de franchir les frontières. Jusqu'ici, on connaissait deux facettes de son talent : la saga tétrotologico-burlesque de Luj Inferman', puis les romans purement mystérieux, dont Monsieur Cauchemar et Aime le Maudit sont les prototypes. Mais voilà qu'un troisième Siniac se révèle avec La câline inspirée (NéO).*

Rodolphe Tréflinquant, ex-idole du yéyé, coule dans un atroce pavillon de banlieue une retraite végétative avec son épouse. Mais il est affublé d'une maîtresse abusive répondant au suave prénom de Ményanthe, elle-même mariée, qui n'a d'autre but dans l'existence que de supprimer la femme du chanteur tout en se débarrassant de son propre époux. Se succèdent alors une série de tentatives de meurtres, toutes diaboliquement agencées, mais qui échouent lamentablement, provoquant des situations inextricables.


C'est du vaudeville criminel, hilarant d'un bout à l'autre, et si remarquablement construit que le côté répétitif des situations n'engendre à aucun moment la lassitude. Au contraire on se demande comment tout cela va finir, et on n'est absolument pas déçu. Cela évoque souvent les architectures saugrenues de Fred Kassak, mais il faut ajouter ici le regard pitoyable de Siniac sur ses personnages larvaires et grotesques, et sa description effrayante d'un microcosme banlieusard et des vacances franchouillardes. Nous rions, mais c'est notre propre image que Siniac nous renvoie dans son miroir déformant !

Voici, en prime, deux aphorismes siniaciens que je vous prie de méditer. A/ « Il y a souvent un œil brillant d'homme au fond du jupon des filles ». B/ « A quarante ans, on commence à donner un peu de sa tendresse à ses pantoufles ». Il y a comme ça quantité de « petites phrases » qui feraient la fortune de n'importe quel homme politique, pour peu que les hommes politiques aient de l'humour. Il faut le dire, l'éclatement de Pierre Siniac est un événement majeur dans l'histoire du polar.

Pour les amateurs éclairés, il faut absolument conseiller la lecture d'un copieux bouquin venu de Belgique, *Les anarchistes de l'ordre* (Ides... et Autres, Ed. Recto-verso, 18 rue des Eperonniers, 1000 Bruxelles). Tout sur la littérature policière Belge : historique, anthologie essentielle (15 nouvelles inconnues ou méconnues) et surtout un « petit » dictionnaire des auteurs polars Belges, lequel ne comprend pas moins de 117 fiches !

Commandez en toute hâte ce remarquable travail, compilé et présenté par Danny et Laet, vous y apprendrez, tout comme moi, quantité de choses passionnantes. Allez, les Belges !

Michelle Brun



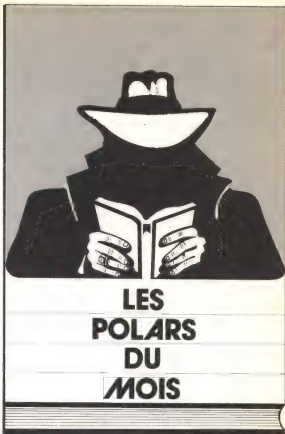
**LE PRÊTRE JEAN**  
de John Buchan.

Il faut féliciter les Nouvelles Editions Oswald qui, après la réédition de l'extraordinaire Centrale d'énergie et avant la publication d'un roman fantastique inédit (*The Dancing floor*), proposent à l'amateur le roman d'aventures le plus connu de John Buchan, devenu introuvable depuis des années dans son édition Nelson.

Le *Prêtre Jean* (1910) est le premier roman d'aventures écrit par son auteur. Il s'agit d'une œuvre destinée à la jeunesse, mais le lecteur attentif ne manquera pas de s'apercevoir rapidement qu'au-delà de l'anecdote aventureuse John Buchan aborde des problèmes politiques dont la gravité et la portée ont totalement bouleversé et modifié l'histoire des principales nations européennes. En effet à une époque où la colonisation de l'Afrique n'était pas encore achevée, en un moment où l'Union Jack flottait orgueilleusement sur les mers, en un temps où l'empire britannique semblait être à l'apogée de sa fortune, un écrivain encore obscur, fort d'une expérience de deux années passées au service de la couronne en Afrique du Sud, se permettait d'écrire : « L'Afrique aux Africains ».

Sans doute une telle remarque ne choqua point le lecteur contemporain, sans doute ne dérangerait-elle pas ; elle passa totalement inaperçue en dépit de la violence et de la force du propos : « Qu'avez-vous gagné au contact des blancs ? Une civilisation batarde qui a énervé votre virilité ; une religion de mensonge qui n'a d'autre objet que de river sur vous les chaînes de l'esclavage. Vous les anciens maîtres du pays, vous êtes aujourd'hui les domestiques des oppresseurs. Pourtant, les oppresseurs sont peu nombreux et, au fond d'eux-mêmes, ils ont peur de vous. Ils festoient dans les palais des grandes cités, mais ils lisent l'inscription tracée sur le mur et leurs yeux se tournent avec inquiétude vers la porte où leurs ennemis sont peut-être déjà ».

L'inscription à laquelle se réfère le pasteur noir est ce mystérieux « Mane, thecel, phacés » (Compté, pesé, divisé) qu'écrivit une main invisible sur les murs de la salle dans laquelle Balthazar, régent de Babylone, se livrait à une dernière orgie tandis que Cyrus s'emparait de la ville. Reprenant la menace prophétique à son compte, Buchan annonce la grande révolte qui va ébranler le monde et la fin de la suprématie absolue des peuples européens. Ce ne sera pas la seule de ses « prophéties »



qui se réalisera. A sa manière, Buchan a su parfaitement lire l'histoire de son époque et tirer les ultimes conséquences de certains signes qu'il était l'un des rares à pouvoir déchiffrer.

Parti d'une forte ancienne légende, qui fit son apparition en Occident au moment de la chute d'Edesse (1144) et qui finira par se confondre avec l'illustre figure de Gengis-Khan, avant de s'identifier avec l'Ethiopie et le légendaire royaume de Saba, Buchan actualise cette rêverie et fictionne une Afrique fantôme qui reste encore à s'incarner. Certes dans le roman, les blancs triomphent ; mais dans l'histoire, les Africains ont conquis leur liberté et l'Afrique a entamé sa longue marche inéluctable. Sans doute les politiciens ignorent-ils l'histoire, tout comme ils préfèrent ignorer les récits d'aventures en raison de leur peu de vraisemblance. La politique est une chose trop sérieuse pour que l'on veuille confier quelque responsabilité à un écrivain ; sans doute est-ce pour conjurer ses « prophéties » que l'on fit de Buchan un Gouverneur-Général du Canada...

J.P. D.

« Le Prêtre Jean »  
Coll. Aventure, fantastique, S.F.  
NéO

**L'ALMANACH DU CRIME 1981**  
de Michel Lebrun

Voilà rassurés ceux qui craignaient que « l'almanach du crime » ne soit qu'un « one-shot » : la cuvée 81 est parue. Rassurés aussi, ceux qui s'interrogeaient sur la possibilité et la qualité d'une deuxième mouture : la cuvée 81 est très bonne (plus gouléante même à mon avis que la première).

De fait, Michel Lebrun a approfondi la formule de son Almanach dans deux directions que nous qualifions - par référence aux grands ancêtres - de direction Hachette et de direction Vermot.

Direction Hachette, c'est à dire une tentative encyclopédiste développée de manière anecdotique : cette formule éditoriale exige la brièveté, la diversité ; ou le « feuilleton ». Ainsi retrouve-t-on, tout au long de l'Almanach, par fragments, une approche d'un écrivain trop peu connu et bien mystérieux : Day Keene. La passion, presque véhémente, avec laquelle Lebrun parle de cet auteur devrait tous nous inciter à nous ruer aux étagères des bouquinistes : il y a sûrement de grands pieds à prendre.

A cette veine encyclopédique se rattachent les grandes rubriques de l'almanach : les grands détectives (Basil Willing, Sam Cragg et Johnny Fletcher, Frédéric Belot, etc.), les grands criminels (Parker, le loup solitaire, Blackshirt, etc), Origines et évolution du roman policier (Wilkie Collins, Dickens, S. Holmes, etc.), l'arme du crime, les grandes traditions, les sociétés secrètes du polar, et quantités de rubriques insolites et curieuses (Boris Vian traducteur, le masque, les notes en bas de page, etc.).

Direction Vermot, parce qu'il convient de s'amuser en s'instruisant. Ce rôle est dévolu à toute une série de citations empruntées, non sans perversité par Michel Lebrun à ses confrères. Les unes recueillies sous le titre « l'humour des romanciers », les autres sarcastiquement dotées par le compilateur d'une « étiquette » : « un peu d'érotisme » ! « Oui les auteurs de romans policiers ont du style », « les phrases historiques ». A cette veine appartiennent sans conteste les comparaisons (fort éclairante !) de traductions d'un même texte, et la réponse d'Alex Varoux au questionnaire de Marcel Proust.

Enfin, dans la dernière partie de son Almanach, Michel Lebrun passe en revue tous les romans policiers parus en 1980 et leur consacre quelques lignes critiques. Cet indispensable panorama forçât un ouvrage qu'on lira d'une traite et dans lequel on reviendra régulièrement picorer.

L'Almanach du Crime, un livre indispensable, non monsieur ! une Bible.

J.B.

« L'Almanach du Crime 1981 »  
de Michel Lebrun.  
Veyrier/Polars.

**L'O.P.A. DE QUATRE SOUS**  
de Michel Lebrun.

Pas question ici, malgré l'invité d'un texte calembourdesque, de parler de distanciation brechtienne : Michel Lebrun a le détachement narquois, goguenard et - invinciblement - le goût du burlesque et du délire. Qu'il prenne à son compte un poncif post-soixante huitard bien fatigué : le casse façon Spaggiari aux arrières plans politiques, qu'il le passe à sa moulinette ; et voilà notre poncif qui prend un sacré coup de jeune, subit un tourneboulant lifting et sort de l'affaire méconnaissable, retapissé façon apocalypse joyeuse et ricanante.

C'est que Michel Lebrun sait vous truser une intrigue. Après un chapitre prégnérique dont le lecteur ne mesurera l'importance qu'à la dernière ligne du roman, la vision surréalisante d'un Pierrot affalé dans une poubelle, l'habit regorgeant de billets, prélude à un récit qui va crescendo, sans un instant de répit, de rebondissements en coups de théâtre comme une mécanique folle et s'achève, après l'apex beaubourgien, à contre temps en deux chapitres d'un humour méphistophélique.

L'utilisation, comme un désor privilégié, de deux pâtisseries architecturales de la cinquième, de multiples allusions malicieuses à l'actualité (Ah, les diamants du Bodongo !), quelques private-jokes vengeurs concourent à la totalité sarcastique de l'ensemble, servi par une écriture lestée qui trouve son ampleur dans l'évocation d'un matin glauque d'après-cuite.

Michel Lebrun ne se pose pas en moraliste, ne donne pas de leçons, ne refourgue pas de l'idéologie en dose : le spectacle du monde, de notre pétardièrre l'amuse. Il en rit... jaune, mais à gorge déployée.

J.B.

« L'O.P.A. de quatre sous »  
de Michel Lebrun  
Coll. Engrenage  
Jean Goujon.

**A CHACUN SON MEURTRE**  
de Fredric Brown.

« A chacun son meurtre » rassemble dix nouvelles extraites de deux recueils américains, « Mostly murder » (1954) et « The shaggy dog and other murders » (1963). Ecrites par Fredric Brown entre 1942 et 1949, toutes encore inédites en France, ce ne sont pas pour autant des fonds de tiroir. Bien au contraire : subtiles, concises, variées, ces dix nouvelles, dont trois (« Satan un et demi », « La mort de Riley », « Encore une fois, Kathleen ») s'avèrent de véritables petits chefs-d'œuvre, sont caractéristiques de l'art inimitable de leur auteur.

Si l'on excepte la seule nouvelle non-policrière du livre (« Le plus grand poème jamais écrit »), qui est plutôt un conte

philosophique, ironiquement tautologique, sur la Vérité de l'Existence, toutes les autres sont des histoires de mort violente, certes, mais des histoires drôles. Qu'elles soient à la limite du fantastique (« Le boucher qui riait », « Satan »), qu'elles participent de la comédie domestique ou conjugale (« Miss Ténébres », « Un innocent petit mensonge »), du théâtre de l'absurde (« Une histoire de fous »), ou même du burlesque (« Riley » n'est pas sans évoquer « Cops » de Keaton), les nouvelles de Fredric Brown, dont le ressort est, le plus souvent, un qui-proquo, un malentendu, une erreur, aux conséquences meurtrières, tragiques, sont en effet toujours sous-tendues par un humour formidable.

Le premier à s'amuser comme un fou, celui qui se divertit le plus, c'est évidemment l'écrivain. Ainsi, par exemple, il établit un rapport entre le jeu d'échecs et le crime parfait, le gambit et le suicide (« Le boucher ») ; ou il décrit avec quelle implacable logique une mauvaise plaisanterie se retourne contre son auteur (« Une nuit de fin du monde ») ; ou encore, il donne une réponse très simple, évidente (l'ampoule, les boules de cire, la sonnette) aux questions les plus saugrenues, les plus déroutantes (« Miss », « Une voix derrière lui », « Satan »). Ici, il clôt son récit sur un mauvais calembour (« Un innocent... ») ; là, il fonde toute sa nouvelle sur un jeu de mots, sur l'inversion d'une expression populaire (« Riley ») ; ailleurs, il se sert des paroles d'une chanson de jazz (« St James Infirmary ») pour brusquer une solution (« Kathleen »). Notons même que dans trois nouvelles (« Histoire de fous », « Un innocent... », « Riley »), l'uniforme en serge bleue du policier a été endossé respectivement par un fou dangereux, un assassin et un terroriste. A qui donc pourrait-on se fier, désormais... ?

Brown situe généralement ses nouvelles dans un milieu qu'il affectionne (le monde des forains et du cirque, celui du jazz) ou qui l'intéresse (l'univers des journalistes et des flics), mais l'histoire peut tout aussi bien se passer dans un endroit familier (une pension de famille, une gare ou une maison - qui cache cependant un secret). De même, si certains de ses personnages sont insolites (un nain, un ex-fakir, un homme-obus, des fous) ou traditionnels du récit policier (des journalistes, des flics véreux ou tire-au-flanc, des truands, un maître-chanteur), on a souvent au centre de l'action un jeune couple, nouvellement mariés ou en passe de le devenir.

Ce mélange constant de l'étrange et du familier, du bizarre et du quotidien, du macabre et de l'hilarant, de l'esprit tordu et de l'innocence, fait d'ailleurs le charme des nouvelles de Fredric Brown, et leur donne ce ton si particulier. De ce point de vue, « Satan un et demi » qui, mêlant tout à la fois le mystère, la tentation du

surnaturel, la trivialité du banditisme, le badinage et le problème de la création artistique, montre comment un jeune musicien en crise trouve, en plus des cadavres, et dans un ordre croissant d'importance, une musique, une femme et un gros chat noir, atteint à la perfection. Rien que pour cette nouvelle (qui est aussi, avec « Offenbach » - in « Orbis Oscillantis » de Guillermo Cain, le plus beau texte sur un chat, que l'on ait pu lire récemment), « A chacun son meurtre » est un achat qui s'impose.

C.B.

« A chacun son meurtre »  
(nouvelles inédites)  
de Fredric Brown

Ed. Polar/Clancier-Guénaud (1981).

LA FUITE EN AVANT  
de Sylvain Saada.

En science-fiction, le jeu consiste, pour les auteurs, à renouveler les grands thèmes usés jusqu'à la corde, voyage dans le temps ou épopées spatiales... Les romanciers de polars s'amusent aussi à greffer des idées originales sur de l'éculé, les casses, par exemple. Comment peut-on encore raconter un braquage en 81 ?

Sylvain Saada y est parvenu, grâce à l'étonnement que nous procure le choix de ses protagonistes : une jeune fille révoltée qui s'ennuie dans son boulot de coiffeuse, et surtout ses vieux parents coincés dans une sordide histoire de couple qui se meurt à petit feu et dans un bistrot qu'on va leur piquer parce qu'ils ne peuvent plus faire face aux dettes, alors que c'est toute leur vie, le père y est né. Un casse en famille, donc, on n'a pas vu ça très souvent, surtout avec l'handicap du fossé des générations. La fille fréquente des loubards de seconde zone, alors que les parents sont de (tout) petits bourgeois bien tranquilles.

Le reste est commun à tous ces nouveaux auteurs du polar français, que quelques collections intelligentes aident à surgir. « Commun », ça ne signifie pas forcément « inutile ». Au contraire, on ne dira jamais assez l'ennui et la misère des jeunes marginaux dans les villes modernes. On ne parle jamais suffisamment des banlieues tristes, de l'urbanisation déshumanisée et de la mort lente qu'elles entraînent. Bien sûr, on frise le lieu commun (et Saada n'y échappe pas, parfois) mais avec du talent et de la rage, on s'en tire bien. C'est son cas. La fuite en avant est une épopée triste, une chanson nostalgique, un cri de désespéré à qui on a volé le monde. Un livre utile.

B.B.

« La fuite en avant »  
de Sylvain Saada  
Engrenage No 31,  
Ed. Jean Goujon.

## LA BANQUE FERME A MIDI de Ruth Rendell.

Dashiell Hammett raconte dans le Faucon de Malte une anecdote apparemment sans rapport avec son sujet : en se promenant, un homme est frôlé par une poutrelle tombée d'un échafaudage. Il s'en tire avec une égratignure, mais il se rend compte qu'il aurait pu mourir. Faisant un rapide bilan, il s'aperçoit de la médiocrité de son existence et décide de tout abandonner pour repartir à zéro. Comme quoi, on a parfois simplement besoin d'un coup de pouce du hasard pour bousculer la routine.

Dans La banque ferme à midi de Ruth Rendell, le hasard va fournir ce coup de pouce à un directeur d'une minuscule succursale de banque qui se sentait vieillir avant l'âge entre une femme popote, des enfants qui l'ignorent et ses lectures. Insatisfait, il en était arrivé à profiter de l'heure du déjeuner, quand la banque était fermée et qu'il était seul, pour glisser quelques liasses de billets sortis du coffre, dans sa poche et se donner ainsi l'illusion dérisoire de la puissance et de la richesse.

Mais est-ce sa faute si deux paumés décident de faire un hold-up ce jour-là, alors que la banque est fermée, et qu'il a encore une partie de l'argent du coffre sur lui ? Est-ce sa faute si les gangsters emmènent en otage sa seule employée ? Comment ne pas y voir un signe du destin ? S'il disparaît lui aussi, on pensera tout naturellement qu'il a été enlevé par les malfaiteurs. Se sentant enfin disponible, il peut donc tenter sous une autre identité de réaliser les rêves qu'avaient fait naître en lui ses lectures. Ce Bovary mâle, rencontrera une jeune femme, pas très jolie, abandonnée par son mari. Rencontre émouvante de deux individus mal partis, qui trouvent chacun dans l'autre ce qu'ils attendaient depuis toujours.

Quant aux deux paumés, eux aussi tentent de réaliser leurs rêves, et s'ils utilisent des moyens illégaux, c'est un peu parce qu'ils n'en ont pas d'autres sous la main : ils sont si peu préparés à leur rôle de hors-la-loi qu'ils ignorent que leur arme, qu'ils croyaient hors d'usage, est encore en état de marche.

Ruth Rendell décrit merveilleusement les frustrations de la middle-class, avec ses velléités de changement, ses rêves de midinette, et son sentiment d'injustice devant l'arbitraire de la répartition de l'argent. Chacun tente de vivre selon l'image du bonheur qu'ont façonnée les romans et les films. L'un veut un grand amour comme dans les livres, l'autre se prend pour Robert Redford.

Mais peut-on vivre ainsi, en marge de la société, hors des normes et des lois ? Est-ce que le destin fait d'aussi beaux cadeaux ?

Dans l'anecdote racontée par Dashiell Hammett, le héros avait pu recommencer

sa vie ailleurs, sous une autre identité. Quelques années plus tard, on l'avait retrouvé : il était marié à une femme qui ressemblait à sa première épouse, il avait le même genre de travail, sa maison était identique à la précédente. Ce thème, assez classique, est cependant très intéressant parce qu'il nous apprend de l'écrivain. Hammett nous apparaissait comme ironiquement désabusé, foncièrement pessimiste, n'accordant aucune circonstance atténuante à l'Homme, qui referma sans cesse les mêmes erreurs et qui porte donc l'entière responsabilité de ses échecs.

Pour Ruth Rendell, les choses sont moins nettes. Placés dans certaines conditions, ses héros peuvent se révéler différents - meilleurs ou pire - de ce que leur passé avait laissé entrevoir.

Mais est-elle vraiment plus optimiste, dans la mesure où elle nous rappelle que, l'homme vivant en société, ses décisions pèsent parfois bien peu en face d'une organisation qui broie ceux qui veulent lui échapper ?

M.-T. N.

« La banque ferme à midi »  
de Ruth Rendell.  
Coll. Le Masque No 1629  
Librairie des Champs-Élysées.

## LEGENDES D'AUTOMNE de Jim Harrison.

On a beau être à l'affût de la production nationale et, sans chauvinisme excessif défendre ce que produisent nos auteurs du terroir, il nous vient encore d'Amérique des livres énormes, qui nous sont tout de suite indispensables, où souffle comme une fureur magique.

Légendes d'automne est de cet acabit. En trois courts romans, Jim Harrison s'impose d'un coup comme l'un des plus forts de ces nouveaux écrivains américains qui, décidément, nous réservent encore quelques surprises. Et notre plaisir est d'autant plus vif que ces trois « romans »-là appartiennent incontestablement au polar, même s'ils ne fonctionnent pas selon le rythme habituel au genre.

Le ressort principal de l'univers d'Harrison, c'est la vengeance. Dans Une vengeance, le riche Tibey veut faire souffrir sa femme parce qu'elle l'a trompé avec Cochran, et ce dernier doit faire payer ses actes à ce mari sadique. Dans L'homme qui abandonne son nom, une vengeance entre un bourgeois en pleine introspection dévastatrice et un petit truand permet à Harrison de broser le magnifique portrait d'une totale remise en question. Dans Légendes d'automne, enfin, Tristan sombre dans la folie, l'errance et le banditisme pour venger son frère mort à la guerre et sa seconde femme tuée par hasard par des policiers pendant la Prohibition.

Mais ces intrigues-là, violentes, directes, mettant à nu tous les délire de l'âme humaine, ne sont rien par rapport aux figures bouleversantes qu'anime Harrison, avec un style sauvage, lyrique, mais aussi plein de précisions et de tendresse. Ses « héros » vivent vraiment, ils sont nous-mêmes, ils dévorent tellement ils existent, et leurs interrogations deviennent les nôtres. Et s'ils posent sur le monde, comme Tristan, « le regard le plus glacé qui se puisse imaginer », c'est que le monde est définitivement absurde. Harisson nous communique dans notre chair même et ce frisson et cette angoisse mortelle.

Légendes d'automne est, sans exagération, l'un des plus grands livres de la littérature contemporaine. Et personne ne pourra me faire changer d'avis, jamais.

B.B.

« Légendes d'automne »  
de Jim Harrison  
Ed. Robert Laffont,  
Coll. Pavillons, 288 p.

#### AU QUATRIEME TOP DE MINUIT de Edward D. Hoch

Imaginez qu'à la prochaine Convention du roman policier de Reims l'un des lauréats soit assassiné lors de la remise des prix. Quel scandale ça ferait, et quelle aubaine pour la presse ! Imaginez encore que les auteurs de polars présents lors du crime décident d'aider la police à découvrir le meurtrier. Ce serait plutôt rigolo, non, de voir Vautrin ou Fajardie se lancer sur la piste ?

Transposez le tout aux USA, vous avez Au quatrième top de minuit, un crime et une enquête au sein de l'Association des Auteurs Américains de Romans Policiers, qui permet au lecteur initié de croiser Rex Stout, Chris Steinbrunner (co-auteur de l'essentielle Encyclopedia of Mystery & Detection importée en France par Attica) et quelques autres. Autant dire que ce roman, bourré de références culturelles, réjouira les fans.

Les autres n'y verront qu'une enquête plutôt conventionnelle, une sempiternelle histoire de crime et de chantage, qui n'a d'intérêt qu'à cause du milieu exceptionnel où elle se déroule. Un polar sans surprise d'un auteur peu connu en France (même les fans de SF ignorent ses deux romans dans le genre) dont on aimerait plutôt découvrir les très nombreuses nouvelles (il en a écrit plus de 400) beaucoup plus prisées des lecteurs d'outre atlantique. C'est un travail pour NEO, ça.

B.B.

« Au quatrième top de minuit »  
de Edward D. Hoch  
Club des Masques No 428.

#### LE TELEPHONE SIBERIEN de Clive Egleton

Partons d'un lieu commun : le lecteur de roman se fait toujours duper. L'auteur, qu'il joue plus ou moins volontiers son rôle de petit dieu (sondant reins et cœurs) ne peut rien raconter sans tenir compte de ce fait : le lecteur s'attend à être mené en bateau. D'ailleurs sans cela il n'y aurait pas de roman. Et singulièrement pas de roman d'espionnage. Son ressort principal est en effet la mystification. De ce point de vue Clive Egleton nous comble. Il nous offre même un personnage dont la folie représente un peu notre désir d'affabulation. Andrew Magrane, Capitaine du Special Air Service, s'éveille dans une clinique psychiatrique tenue, lui semble-t-il, par le K.G.B. Il s'en échappe, parcourt le Nord de l'Angleterre enneigée qu'il prend pour la Sibérie. Revenu de sa méprise il persiste néanmoins dans son délire d'interprétation.

Bien qu'averti le lecteur se trouve suffisamment ébranlé pour ne pas croire tout à fait à la version officielle des faits qui lui est fournie par les poursuivants de Magrane. Du reste, de ce côté non plus les choses ne manquent pas d'ambiguïté. La fable est claire : le lecteur mystifié (et ravi de l'être) n'attend pas la vérité, puisqu'il ne possède aucun moyen de s'en assurer. Il désire tenir le plus longtemps possible (c'est à dire être tenu en haleine) de façon à entrer dans cette étrange et fascinante vérité du



EN VENTE PARTOUT

BON POUR UN No GRATUIT  
à adresser à FASCINATION  
33, Passage Joffroy  
75009 Paris

NOM : .....  
ADRESSE : .....  
.....

mensonge. Exactement comme Andrew Magrane, ce paranoïaque lucide, méticuleux, efficace, complètement berné pourtant par un réel qui le confirme dans sa vision du monde... à quelques détails près !

J.-M. L. S.

« Le téléphone sibérien »  
de Clive Egleton  
Série Noire No 1808  
Gallimard.

## PLEIN SOLEIL

de René Clément.

L'Avant-scène Cinéma No 261.

Dans *Combat* du 14 mars 1960, un critique traitait Monsieur Ripley de Patricia Highsmith (*Le Livre de Poche*) de « simple histoire policière qui n'est pas d'une originalité prodigieuse ». Voilà qui fera bondir les incondtionnels d'Highsmith. Heureusement, ils auront beaucoup plus d'occasions de se réjouir à la lecture du numéro que l'Avant-scène Cinéma consacre au *Plein Soleil* de René Clément, adaptation du fameux Monsieur Ripley, avec le découpage intégral et les dialogues in extenso du film, un long entretien inédit avec René Clément, et une étude exhaustive de notre bien-aimé rédacteur en chef (est-ce que je suis augmenté, chef ?) sur Patricia Highsmith au cinéma.

On ne parle pas assez de l'énorme travail que mène l'Avant-scène Cinéma depuis des années. Il y a, au sommaire des 261 numéros de cette série un grand nombre de films policiers, des 39 marches à Série Noire, autant de volume indispensables à la bibliothèque de l'amateur.

Outre l'étonnante quantité de détails, d'anecdotes inédites et de renseignements utiles, on retiendra les réflexions de René Clément sur le difficile passage de la littérature policière à l'écran. Il est fascinant de voir comment est transformé et interprété le livre d'Highsmith à travers le filtre de l'intelligence et de la sensibilité de Clément ; comment aussi, parfois, coïncidences et improvisations pendant le tournage ont pu modifier le projet. Clément a véritablement senti et intégré l'univers trouble d'Highsmith, et cet échange positif entre un cinéaste et un

romancier mérite toute notre attention.

Un numéro à conserver dans son coffre-fort, on ne sait jamais !

B.B.

« Plein soleil de René Clément »  
L'Avant-scène Cinéma No 261  
(27, rue Saint André des Arts  
75006 Paris), 58 p.

## LUJ INFERMAN' CHEZ LES POULETS de Pierre Siniac

L'abject fascine. Surtout dans ces moments de l'histoire où l'on ne sait plus trop à quelle idéologie, à quelle croyance se fier, où le désir même de se raccrocher à quelque chose finit par devenir douteux. C'est là que nous attend l'abject. Ses incarnations possèdent toute l'ambiguïté de la situation, en engendrent des monstres. Ceux que nous présente ici Siniac ne nous sont pas inconnus. Loubards, flics, employés, clodos..., ils trempent dans les eaux saumâtres des Grands ensembles. Victimes souvent, crapules sur les bords, naïfs ou crétins, il s'en faut d'un cheveu qu'ils ne deviennent franchement salauds. Mais il y a toujours pire. Exemple : La Cloducque. Cette fois la bête s'épanouit. Elle se métamorphose en ange de la mort, tabassant et étripant au nom de la Loi (il est devenu policier), au nom de la trouille collective, prenant au dépourvu tout à la fois des flics « nouvelle mode » (rééducation, psychologie, etc.) et les malfrats mal dans leur peau. Eh bien, je le disais au début, ce bougre de Cloducque fascine. Son compère Luj Inferman' le suit, sans avoir au juste pourquoi. Le monstre doit bien toucher en lui, contre sa raison même, de lointaines cordes sensibles. En nous aussi, hélas.

La langue de Siniac y est à coup sûr pour quelque chose : rapeuse, guoguenarde, haletante, farcie de néologismes et de calembours, elle accouche d'un enfer burlesque, médiocre, sordide... enfin, de notre enfer !

Combien d'écrivains ont aujourd'hui le talent et le courage de nous parler de nous comme cela ?

J.-M. L. S.

« Luj Inferman' chez les poulets »  
de Pierre Siniac  
Série Noire No 1795  
Gallimard.

à relire



**MON SEMBLABLE, MON FRÈRE.**  
de J. Ross Macdonald.

Certains auteurs comme Goodis, Cain ou Ross Macdonald, vous racontent des histoires qui se ressemblent toutes plus ou moins. Ils ont délimité leur univers et continuent à l'explorer livre après livre. Quand on lit ces auteurs, on a l'impression de retrouver un très vieux ami qui, par le truchement d'une fiction, cesse de vous exposer ses propres angoisses, ses rêves, ses déceptions. En un mot sa vision du monde.

Devant ce type de roman, le lecteur peut avoir deux réactions : il peut être agacé par ces éternelles variations sur les mêmes thèmes, parler de rabâchage en trouvant que l'auteur ne se renouvelle pas vraiment. Ou il peut se laisser prendre à l'atmosphère qui se dégage de ces univers si reconnaissables, donc si personnels, qui sont peut-être la marque d'un véritable auteur.

La réédition de Black money sous le titre *Mon semblable, mon frère*, nous replonge dans une atmosphère chère à Ross Macdonald, celle qui se ségère de ces endroits chic où se retrouvent ceux qui ont beaucoup d'argent et ceux qui voudraient bien en avoir. Car, comme le dit un des personnages là « tout peut arriver. Et tout est arrivé ou presque. C'est la faute du champagne facile et pour parler franc, de la quantité exceptionnelle d'argent qui s'y trouve. » C'est un monde où l'argent donc, mais aussi le sexe sont les principaux moteurs qui font agir les personnages, pauvres marionnettes dérisoires engluées dans leur passé, un monde dans lequel les enfants doivent supporter si souvent les erreurs, l'inconscience ou l'indif-

férence de leurs parents, vieux enfants gâtés pervers par leur mode de vie, devenus mous, cyniques et inconséquents et donc responsables du désarroi générateur de catastrophes des plus jeunes. Et voilà le monde que, roman après roman, Lew Archer parcourt, fouille avec une tristesse impuissante qui l'écrase parfois : « Le passé et le présent commençaient à se recouper. Un instant, dans la cabine téléphonique, je fus pris d'une sensation de claustrophobie, comme si j'étais coincé entre deux murs qui se rapprochaient ».

Lew Archer utilise davantage la maïeutique que la méthode forte pour parvenir à ses fins. Il joue souvent le rôle d'un catalyseur, qui par la seule vertu de sa présence, favorise l'émergence de ce qui était latent. Il accélère le déroulement des événements, qui, comme dans une tragédie classique, parviennent à se concentrer en quelques heures parce qu'ils sont la conséquence et la conclusion d'une situation qui a mûri pendant très longtemps.

On sait que Ross Macdonald, installé lui-même en Californie, utilise la fiction policière plus comme véhicule pour faire passer ses réflexions sur un micro société qu'il connaît bien. Cette communauté présente, grossies comme par une loupe à cause du lieu clos dans lequel évoluent les personnages, toutes les névroses que Ross Macdonald détecte dans une Amérique en crise. L'auteur est un intellectuel et dans ce roman, c'est particulièrement sensible. Pour confondre un imposteur, Archer utilise un questionnaire rédigé par un professeur d'université et portant sur la culture française. Manière très sophistiquée et bien inhabituelle de démasquer un suspect. Mais les références culturelles ne s'arrêtent pas là. Très subtilement Ross Macdonald retourne ce questionnaire contre son auteur, renvoyant par un jeu de miroir l'interrogateur à ses propres problèmes par l'intermédiaire des questions qu'il avait choisies. Et peut-être renvoie-t-il aussi le lecteur - son semblable, son frère - à sa propre réalité par le truchement d'une fiction.

M.-T. N.

« Mon semblable, mon frère »  
de J. Ross Macdonald.  
Bibliothèque Marabout No 742.

# bouquins ringards



Que je vous dise, amis du ringard : ma popularité, dont à laquelle je vous ai causé le mois dernier, s'accroît de jour en jour. Dans *Charlie-Hebdo* (le seul canard qu'on ne trouve jamais chez le coiffeur) le grand Willem soi-même a cité ma rubrique dans son style inimitable-de-chevet. J'attends les propositions d'Hollywood. M'écrire aux bons soins du journal, vu que mon bloc m'a jeté dehors sous le fallacieux prétexte que je lui devais trois termes, et que, en attendant de trouver une résidence digne de mon standing, je crêche chez une copine ou une autre, et ces déménagements perpétuels provoquent certains retards dans mon courrier.

D'abord, quelques nouvelles réjouissantes : Gégé de Villiers, l'homme qui édite plus vite que son ombre, lance à tonitruants coups de trompette une nouvelle collec : *LUIS*, le Robin des Bois des temps atomiques ! Ah ! Luis ! Tchica-tchica-tchic aïe-aïe-aïe ! Ce prénom magique évoque toujours pour moi l'opérette de Francis Lopez « Le gros-cul Andalou » où Luis chantait si joliment « La bielle de Cadix à l'essieu de velours »... Bref, cette série que je m'en pourlèche déjà est signée par Roger Mauge, à qui j'adresse déjà la Mauge de Cambronne, histoire de lui porter chance.

Autre scoop : les Editions Média 1000 vont incessamment lancer sur le marché une demi-douzaine de séries aux noms chatoyants : *Brigade des Mœurs*, *Police des Polices*, etc. Vous voyez le genre ? S'agit de concurrencer sur son propre terrain - sinon son terrain propre - le Gégé susnommé, miam-miam, réjouissons-nous, petits loups, les ringards s'approchent en rangs serrés ! Parmi les héros de ces séries, un superman nommé *Frank Fort* (Pas Rock Fort, à cause de l'odeur, sans doute), et sa première mission l'enverra où ça donc ? Je vous le donne Emile : à Francfort ! Parfaitement, c'est annoncé : « *Frank Fort à Francfort* » dans un ovale vert. Sublimos, non ? L'ennui, c'est comment baptiser les épisodes suivants. *Frank Fort à Ouagadoudou* ? *Frank Fort à Laroche-Migennes* ? *Frank Fort à Chef-Boutonne* ? Le suspense est insoutenable, les mecs, je craque. Tout le monde peut pas s'appeler Bonisseur de la Bath, hein ?

Polar ou ringard ? Fromage ou dessert ? Disons que les œuvres magistrales qui me sont récemment tombées sur le pied (aïe mon cor ! disait Roland à Roncevaux) appartiennent davantage au domaine cochon qu'au domaine poulet. Pourtant, un roman de la série *Eroscope* est un vrai polar. S'agit de Ulys en colère, signé du nom prestigieux de Marin de Charette (les Chouans avec nous !) qui relate la guerre qu'un splendide aventurier du mitan livre à d'horribles trafiquants de photos zoézées. L'intrigue tient debout - comme le membre viril d'Ulys - et donne lieu à des scènes d'un érotisme terrible. Du Simonin ? Pas exactement. Plutôt du Dard en l'occurrence. Bref,

Charette ne cahote pas, et pour le lecteur c'est le pied... Marin. Je donne à cet *Eroscope* un magnifique éros de conduite.

Un porno qui ose presque dire son nom (faudra qu'un de ces quatre, je défends la thèse « porno-polar = même combat, vu que ces deux littératures obéissent l'une et l'autre à des règles précises, mais la thèse, les mecs, c'est pas mon fort - l'Amaury - et je laisse ce soin à des zérotomanes plus distingués que Bibi, à savoir les Bouyxou and co. A propos, est-il exact que la femme d'un érotomane soit une érotowoman ? Clystème et goule de pomme - contrepét belliciste, puisqu'un belliciste est un contre-paix, fous Kompris astuce ? Nous afons les moyens de fous faire marrer !). Ici, je tente désespérément de reprendre le cours de la phrase amorcée avant parenthèse, mais je me paume dans toutes ces parts-en-thèse à la yaourt, pardon, à la flan-de-coteau, et donc reprenons toutazéro :

Un porno qui ose presque dire son nom, c'est celui des éditions de la Brigandine, ex-Bébé Noir. Céans, La vie secrète d'Eugénie Grandet, signé Julienne de Cheriay, où vont-ils chercher des pseudonymes pareils, au lieu de signer Gérard Sorin, comme tout le monde ? C'est, tu l'auras deviné, subtil lecteur, une paraphrase polissonne du chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas (ma propre culture me surprendra toujours) où la douce Eugénie, fille d'un père radinos au possible, s'envoie en l'air avec son propre cousin, le sémillant Charles. Nanon, la servante au grand cœur, et la sécotte Mme Grandet mère se paient du bon temps à la santé du vieux grigou, et tous les lettrés éclateront d'un rire iconoclaste en voyant ainsi galvauder une grande œuvre littéraire. L'idée est excellente, et j'engage vivement la Brigandine à nous concocter au plus vite des versions gaillardes de La princesse de Clèves (marche ou Clèves !), du Grand Meaulnes (aux grands meaulnes, les grands remèdes), voire du Cycle de Perceval (perce que doit, advenue que pourra), toutes grosses machines désespérément pudibondes, contrairement à Raymonde, qui le fait voir à tout le monde, ainsi que chantait Dranen, mon père spirituel. Quant à la vie secrète de Wolfgang le bien-aimé, je me réserve de l'écrire moi-même, mais ce sera un roman-fléuve...

Gardant le meilleur pour la fin, je vous recommande-de-pioche le chef-d'œuvre de l'année. Recopiez bien sur vos carnets, je ne répéterai pas. Titre de l'ouvrage : *Muguette*. Auteur de l'ouvrage : Philarette de Bois-Madame. Editeur de l'ouvrage : Baston. L'ouvrage a obtenu le Prix Fascination 1980, ce qui n'est pas du pipi de chat ; à côté, le prix Goncourt est ce que le cidre bouché est au Don Pérignon 1958. L'ouvrage, luxueusement présenté, et illustré hors-texte par Georges Maurevert, est le plus bel assemblage de turpitudes sexuelles et coprophagiques que vous pouvez rêver, tas d'obsédés.

Ça cause des aventures de la jeune Muguette, quinze ans, et de sa copine Tapée-la-Youpette, avec des messieurs et dames de tous bords, et ce n'est pas triste, loin de là. Ça entre même franchement dans le domaine du polar avec l'apparition inattendue de Fantômas soi-même, qui - ô miracle - suscite un récit épique en alexandrins, dont voici l'exemple le plus pudique :

« Et je vis près de moi la longue silhouette De Fantômas tout nu, se flattant la q...  
Bon. Si tous les auteurs sérieux - qu'ils disent - manifestaient autant d'invention rigolarde, on n'en serait pas là où nous en sommes. On serait donc ailleurs, C.Q.F.D.

J'ai fait lire ce roman à ma voisine du dessous (celle qui cogne au plafond dès que son sergent de ville de mari part travailler), et elle m'a aussitôt invité à une contredanse-party où j'eus la joie de caresser à loisir sa ravissante pré-fesse de peau lisse. Tout ça pour vous dire que ces livres semi-clandestins, ignorés par les critiques vertueux, ont une fonction sociale essentielle, et contribuent, Debré comme de loin, au développement de la copulation française.

Bons baisés, à bientôt.  
Wolfgang-Amadeus Polar

## offre spéciale aux lecteurs de «Polar»

## un inédit de BROWN



A DECOUPER OU A RECOPIER  
A renvoyer à POLAR, 33, Passage Jouffroy - 75009 PARIS

Je désire bénéficier de l'offre spéciale proposée aux lecteurs de Polar et recevoir « A chacun son meurtre » de Fredric Brown au prix de 27 frs (Frais de port compris), et vous joins mon règlement de 27 frs (Règlement par chèque bancaire ou postal exclusivement).

NOM : ..... PRENOM : .....

ADRESSE : .....



POE SUR FR3



Edgar Allan Poe (1809-1849) est à l'honneur, depuis le 7 février dernier, à la cadence d'un samedi sur deux - et cela jusqu'au 11 avril - sur FR3 à 20h30 dans le cadre de six émissions groupées sous le titre naturel d'« Histoires extraordinaires ».

« Les histoires extraordinaires », furent - est-il utile de le rappeler - traduites en Français par Baudelaire entre 1848 et 1854. Le poète déclara à l'époque : « Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu avec épouvante et ravissement non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases rêvées par moi et imitées par lui vingt ans auparavant ».

Par la suite des auteurs aussi différents que Valéry ou Mallarmé, « inventèrent » également des « Poe » auxquels ils prêtèrent leurs propres fantasmes.

Est-il utile de revenir sur les rapports entre de nombreux cinéastes fascinés par l'auteur : de Griffith à Astruc en passant, entre autres, par Jean Epstein et, bien sûr Roger Corman.

La série que nous propose FR3 se compose de six films d'une durée chacun d'une heure.

A savoir : « Le joueur d'échecs de Maelzel » (Réalisation : Juan-Luis Bunuel - le 7 février) — « Le scarabée d'or » (Réalisation : Maurice Ronet - le 21 février) — « Ligea » (Réalisation : Maurice Ronet - le 7 mars) — « La lettre volée » (Réalisation : Ruy Guerra - le 21 mars) — « Le système du docteur Goudron et du professeur Plume » (Réalisation : Claude Chabrol - le 4 avril) — « La chute de la maison Usher » (Réalisation : Alexandre Astruc - le 11 avril).

Nous vous présentons ces films dans l'ordre de leur diffusion.

### LE JOUEUR D'ECHECS DE MAELZEL

Réal. : Juan-Luis Bunuel - Adp. et dial. : J.-L. Bunuel et Hélène Pechayrand - Mus. : Gérard Anfosso.

*Maelzel possède un automate imbattable aux échecs. Un jour Maelzel tombe amoureux d'une jeune femme mariée. Cette dernière affronte l'automate et gagne la partie d'échecs. Entre Maelzel et l'automate rien ne va plus...*

Avec :

Maelzel ..... Jean-Claude Drouot  
 Eléonore ..... Diana Bracho  
 Schlumberger ..... Martin Lasalle  
 Don Lope ..... Julio Lucena  
 Le nain Kronstadt ..... Raphaël Munoz  
 Luis ..... Alfonso Meza  
 et : Eugénie : Béatriz Sheridan ; le gouverneur : Eduardo Alcaraz ; Mimo : Pablo Mandoki ; Isabelle : Elly Menz.



### LE SCARABEE D'OR

Réal. : Maurice Ronet - Adp. et dial. : Maurice Ronet et Claudine Reinach - Mus. : Gérard Anfosso.

*Aux Caraïbes en 1850, quatre hommes recherchent un fabuleux trésor. Mais ne s'agit-il pas en fait de le chercher même si on n'est pas tout à fait sûr de le trouver ?*

Avec :

Monsieur Ulysse ..... Vittorio Caprioli  
 Edmond ..... Dominique Zardi  
 Jupiter ..... Leopoldo Frances  
 Legrand ..... Martin Lasalle

## LIGEA

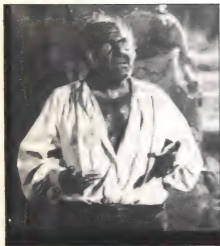
Réal. : Maurice Ronet - Adp. et dial. : Maurice Ronet et Napoléon Murat - Mus. : Gérard Anfosso.

Au seuil de la mort Ligéa confie à son mari : « L'homme ne cède aux anges et ne se rend tout à fait mort que par l'infirmité de sa pauvre volonté... ce conquérant ne sera-t-il jamais vaincu ? »

Quelques années plus tard le veuf se remarie. Mais l'image de Ligéa qu'il espère oublier se manifeste de façon de plus en plus inquiétante...

Avec :

Elle ..... Joséphine Chaplin  
Lui ..... Georges Claisse  
Ligéa ..... Arielle Dombasle  
Marie ..... Arlette Balkis  
Pierre ..... Albert Michel  
Le médecin ..... Hervé Le Boterf



## LE SYSTEME DU DOCTEUR GOUDRON ET DU PROFESSEUR PLUME

Réal. : Claude Chabrol - Adp. et dial. : Paul Gegauff - Mus. : Gérard Anfosso.

A la nuit tombante, un jeune homme trouve refuge dans un château qui est en fait un asil psychiatrique. Là, le maître des lieux, lui présente une jeune fille masquée, Alice, sa nièce...

Avec :

Lucien ..... Jean-François Garreud  
Alice ..... Coco Ducados  
Dr. Maillard ..... Pierre Le Rumeur  
Georges de Braucourt ..... Vincent Gauthier  
La douairière ..... Ginette Leclerc  
La mule ..... Sacha Briquet  
Le thé ..... Noëlle Noblecourt  
Le coq ..... Mary Audier  
La grenouille ..... Elisabeth Kaza  
Le fromage ..... Jean-François Dupas  
La citrouille ..... Jacques Galland  
Le tabac ..... Pierre Richmann  
La langue ..... Pierre Dupoyet  
L'archevêque ..... Henri Attal  
et Charles Charras, François Nicot, Jacques Borderieux, Robert Bellego, Pierre Papin, Christian Lehemoney, André Bourge.

## LA LETTRE VOLEE

Réal. : Ruy Guerra - Adp. : Ruy Guerra et Gérard Zingg - Dial. : Viviane Zingg - Mus. : Georges Delerue.

Un voyageur de commerce se trouve entraîné à Lisbonne dans une rocambolesque histoire de vengeance entre un policier et un ministre...

Avec :

Dupin ..... Pierre Vaneck  
Duval ..... Michel Pilorge  
Le Préfet de Police ..... Henrique Viana  
Le 1er Ministre ..... Ruy Mendès  
La Reine ..... Maria Do Ceu Guerra  
Le Roi ..... José Gomes



## LA CHUTE DE LA MAISON USHER

Réal. : Alexandre Astruc - Adp. et dial. : Pierre Pelegri - Mus. : Georges Delerue.

Allan rend visite à son ami Roderick Usher qui demeure avec sa sœur dans la résidence des Usher dont ils sont les seuls descendants. Une surprise l'attend...


Avec :

Madeleine ..... Fanny Ardant  
Roderick ..... Mathieu Carrière  
Allan ..... Pierre Clémenti  
Docteur Hawthorne ..... Jacques Dacqmine  
London (constable) ..... Fernand Guiot  
Josuah ..... Jean Rupert  
1er paysan ..... Georges Lucas  
2ème paysan ..... Tugot Doris  
Madeline enfant ..... France Andreo  
Allan enfant ..... Joël Duigou  
Roderick enfant ..... Raphaël Maykowski

Enquête Guy Botal  
avec la collaboration de Gérard Le Chat



# les balades de Walker Flaning



La vengeance est un plat qui se mange froid. Et parfois chaud.

La belle Valérie, impliquée le mois dernier (Polar No 17... des fois qu'il y ait entre trois mois d'écart entre deux numéros !) dans une gousteuse aventure gendarmique, s'est vengée en me faisant inviter avec son Walker à un « déjeuner » (sic) ayant lieu le soir au mess des officiers de la Gendarmerie Nationale, Caserne Napoléon à Paris. Il faut dire que la puissance invitante était le lieutenant-colonel Roch, chef du Service de relation publique (SIRPA) de la dite Gendarmerie, grand fana du polar et membre de 813. Merci, mon colonel !

Le SIRPA organise régulièrement des raouts pour les écrivains, journalistes, cinéastes, etc, au motif que ces gens-là sont dans l'ignorance de ce qui est notre belle gendarmerie française, et contre-viennent subséquemment à l'image de marque de celle-ci. Nonobstant les efforts entrepris par le SIRPA-Gendarmerie, les erreurs, pataqués et cafouillis abondent dans la littérature écrite ou audio-visuelle. Les efforts d'information continuent donc. Les « déjeuners » aussi.

Comme on n'attire pas les mouches avec du vinaigre, on les invite à sabler le champagne. Au menu de ce soir-là : asperges sauce mousseline, filet de charcolais forestière, omelette norvégienne, alcooltest. Bon. Avec Walker, on est partis après l'apéro (avec amandes particulièrement salées, bien sûr !). Lequel apéro était agrémente d'un montage audio-visuel pour nous apprendre, ânes damnés que nous sommes, ce que nous ignorons. Exemple, sur l'écran : une 4 L bleue. Commentaire : « La 4 L de Gendarmerie ». Photo : une Estafette bleue. Commentaire : « L'Estafette. Le plus connu des véhicules de gendarmerie ». On continue ? ...Non ? Bon. De toute façon, la vingtaine d'initiés n'était guère attentive, surtout occupée à féliciter Claude Bami qui venait d'avoir ce jour-là le *Prix des Libraires*. (1) Claude Bami fut autrefois Julien Sauvage au Fleuve Noir, et Christopher Diable chez Denoël Sœurs Froides. Si vous voulez savoir la suite, écrivez à l'un des trois.

Comme il fallait s'y attendre, Walker a eu des démêlés avec sa fiancée moloquise (rencontrée dans la balade du Polar No 12). Procès une fois encore, et recherche en paternité. Ce n'est pas de la rigolade, croyez-moi ! A ceux que la chose ferait rire, apprenez que l'état actuel de la science permet de vous attribuer la chance d'une

paternité à 99 %. Premier temps : ça peut être Walker ou ça ne peut pas être Walker (exclusion de paternité : réponse positive ou négative absolue, sans marge d'erreur). Deuxième temps : si ça peut être Walker, quelle est la probabilité que ce soit vraiment lui ? La réponse sera : « probable à 99 % », dans la mesure où les systèmes employés se fondent sur des données génétiques « analysant » l'individu dans ces aspects qui font de lui un être unique. Difficile, donc, d'échapper au crible du biologiste. C'est ce qu'ont bien vu Walker et son avocat, après s'être plongés dans la mise à jour du « Dérobert » de la Médecine Légale (Flammarion-Médecine), sacré pavé de 1200 pages in 40 que tous les auteurs de romans d'énigmes devraient avoir dans leur bibal.

Ecoeuré par ces tracas génético-judiciaires, Walker a essayé de trouver une vérité dans le livre de Casamayor, *A vous de juger* (2).

Ça ne lui a pas remonté le moral.

Comme le dit la prière d'insérer : « Il ne s'agit pas d'un grand classique de la série noire », mais d'une réflexion - pamphlétaire - sur l'exercice de la justice (à prendre à l'unique et strict sens de « pouvoir judiciaire »). Pour Casamayor, lui-même avocat et magistrat de haut rang, la justice en France est le service public sur lequel on a le plus menti.

Et le mensonge continue.

A coup d'aphorismes, de sophismes et d'entités molles (ceux qui ont du mal à suivre n'ont qu'à prendre un dictionnaire !), le pouvoir judiciaire se fait une réputation qu'il ne mérite pas. Point de juges libres, indépendants et sereins, point de juge d'instruction « homme le plus puissant de France », mais un procureur (grand oublié du polar NF) assez proche du District attorney (made in USA). D'où une ambiance de « série noire », comme dit plus haut. La main du pouvoir politique farfouille vicieusement sous les jupes de la justice, qui en perd son bandeau et donne des coups de ponce aux plateaux de sa balance. Reste le glaive, toujours debout, et plébiscité en sondage par 64 % des Français.

De ce bouillement d'idée, d'exemple, de thèses, de constats et de coups de gueule, pourraient bien sortir les schémas d'une brouette de polars, à agrémenter de citations jousissives, du genre : « Une société d'affaires n'est pas une société de violence. C'est même parce qu'une société a cessé d'être une société de violence qu'elle est devenue une société d'affaires. Les affaires exigent la paix jusqu'au jour où les affaires sont devenues si puissantes qu'elles utilisent la guerre elle-même à leur profit. » ...C'est beau comme du Manchette !

Walker et moi partageons la même passion : celle d'aller au cinéma au moins deux fois par an.

Et une de ces deux fois aura été pour

## par Alain Demouzon

*Raging Bull* film de Martin Scorsèse, d'après le roman autobiographique (et « rewrité ») du boxeur Jake La Motta.

Le livre est intitulé *Comme un taureau sauvage* (3) ce qui est un bel exemple de titre adapté et traduit avec audace et vigueur.

Le bouquin, lui, n'est pas mal du tout. Signé en couverture par le seul La Motta, il porte à l'intérieur les noms des « nègres », Joseph Carter et Peter Savage. Mais comme Peter Savage est producteur associé du film, je me demande si Joseph Carter, après tout, ne serait pas le seul qui... enfin, bon, bref. Les nègres, ça existe !

Celui-là a d'ailleurs lu des romans noirs et son récit a toutes les qualités que nous aimons, mélange de violence, de sordide, d'humoristique et de mélodramatique.

L'histoire de Jake La Motta (et non pas « Jack » comme n'arrête pas d'écrire la presse parisienne) est celle d'un enfant battu, affamé, délinquant qui poignarde un jour un bookmaker, tente quelques casses foireux et se retrouve au bagne où il apprend la boxe. Dès lors, une idée fixe : devenir champion du monde.

Mais le devenir tout seul. Sans obéir au Syndicat (et non à la Mafia, comme on le dit partout... y compris sur la 4<sup>e</sup> de couverture du bouquin, visiblement écrite par quelqu'un qui n'a pas lu le livre : voir aussi une histoire de charbon, complètement interprétée à contre-sens. Pour la différence - fondamentale - entre Mafia et Syndicat du crime, se reporter au livre de Jean Marcilly) (4).

Jake La Motta le deviendra, champion du monde, en battant Marcel Cerdan. Entre temps, il aura quand même dû « se coucher » et accepter la soumission au Syndicat. Le titre est conservé devant Dauthuille, autre Français, puis perdu devant Sugar Ray Robinson. Pour La Motta, c'est la dégringolade, jusqu'à la prison, puis une tentative (réussie ?) pour s'en sortir : Jake La Motta est maintenant sénior.

Voilà une histoire simple et vraie (sauf tripatoillages au « rewrité »). L'histoire d'une vie, plus qu'un bouquin sur la boxe. Jake La Motta ne se donne pas un beau rôle. C'est un être frustré, comme on dit en littérature pour ne pas dire simplet ou débile. D'une enfance bouillie, il a gardé une violence continue dans ses rapports avec les autres, et une jalousie maladroite, compliquée d'une impuissance sexuelle cyclique. Et quand les choses tournent mal, La Motta cogne ! Autre traumatisme : il viole un jour la fiancée de son meilleur copain. Fiancée qu'il croyait allumée mais qui n'était qu'une oie blanche (on est chez les émigrés italiens, ne l'oublions pas). De tout cela découle une vie gâchée tranquillement : trois divorces, des enfants dispersés, l'alcool, la bouffe, les virées avec les filles, le fric qui coule entre les doigts... Un roman noir. Une histoire qui ressemble à tant de romans qu'on finit par oublier que ça n'en est pas un. Et on s'étonne.

Profitez donc de la sortie du film pour acheter le livre.

Et lisez le livre au lieu d'aller voir le film. Le film commence à l'époque où La

Motta gagne ses premiers combats, et on ne saura jamais rien de son enfance et de sa jeunesse (bien qu'on devine que ça n'a pas dû être rose).

De la passion (oui, il s'agit de passion !) pour la boxe, il ne sera pas traité non plus.

Parti-pris, qui en valait bien un autre. Scorsèse ne voulait pas faire un film noir (c'est à dire pas un polar) ni un film de boxe.

Le côté noir est là quand même, côté pellicule (film en N et B), côté décor et atmosphère, côté blonde platinée, côté cœur et côté muscle (c'est-à-dire désespoir et violence).

Le côté boxé, lui, est réduit à quelques morceaux de bravoure (15 minutes dispersées dans les 2h10 du film). Pas question de noble art mais des scènes de massacre filmées à l'époustoufle. C'est du cincho. Du cincho spectaculaire grandiose, mais complètement chiqué, avec jets de sang à 25 bars de pression, ralentis par-ci, ralentis par là, grues, travellings et toute la panoplie. La boxe ici est allégorique (?) mais jamais « réaliste ». On fera ce qu'on voudra avec. Ça reste de toute façon assez superbe (comme certaines pubs à la télé).

Le reste du film est aussi une anthologie des mouvements de caméra. « Ce qui compte, disait Chandler, c'est ce qu'il se passe sur l'écran. Si on voit la caméra bouger, c'est qu'il ne se passe rien ». (Réflexion faite, ce n'est peut-être pas Chandler. Mais des tas de types l'on dit à sa place !)

La pyoto, noire et blanche, est superbe, le montage chiadé et les acteurs excellents. On n'arrêtera pas de vous le dire, comme chaque fois qu'on s'ennuie, sans oser franchement avouer qu'on regrette ses 25 balles. Après tout, on ne comprend pas trop ce qu'a voulu faire Scorsèse (et Schrader, son scénariste « chrétien ») : un film sur la jalousie ? « L'histoire d'une rédemption » disait-il. Mais ça a dû être coupé au montage. Son La Motta ne provoque ni sympathie ni répulsion, il ne suscite aucune émotion. On le regarde. On ne marche pas avec lui.

Finalement, comme dit Walker, le principal intérêt du film est de voir Robert De Niro grossir de trente kilos au fil des bobines.

Allez plutôt voir *Gloria* de Cassavetes. Ça c'est un polar, franc comme l'or et bon comme le pain. Deux ressorts tout bêtes : la peur de crever et la protection de la progéniture pour sauver la race. Avec la fabuleuse Gena Rowlands, comme une Lauren Bacall qui aurait traversé tous les films noirs depuis les années trente et se déciderait enfin à se servir de la violence que les hommes lui ont apprise.

De plus, elle pèse le même poids du début à la fin du film.

A.D.

- (1) Claude Brame, *Le garçon sur la colline*. (Denoël).
- (2) Casamayor, *A vous de jouer* (Denoël).
- (3) Jake La Motta, *Comme un taureau sauvage* (Presses de la Cité).
- (4) Jean Marcilly, Jean-Michel Charlier, *Le syndicat du crime* (Presses de la Cité), cf. Polar No 13.

# « V.O. »

## more Thompson

On vit une époque formidable : les agriculteurs fraudent sur le marché de la tomate, Alain Peyrefitte se prend pour un roseau pensant, les prisonniers s'évadent en hélicoptère, un japonais vient d'inventer le fer à repasser en plastique, l'Arabie Saoudite produit du beaujolais authentique. On n'arrête pas le progrès. Le parti communiste, inquiet de la montée de l'alcoolisme en France, s'est ému : le Ricard frappe encore. Cinquante mille morts par an, deux millions de français physiquement dépendants. Dans un ensemble de H.L.M. de grande banlieue, un algérien a surpris un autre à boire du Sidi Brahim au goulot. La municipalité est intervenue : « L'alcool ne passera pas ! ». Les autres partis ont vu dans cette action une opération électorale destinée à camoufler le problème de la drogue en milieu ouvrier. Le maire de Baganyieux-sur-Seine a ajouté : « On ne meurt pas de délation, mais de delirium tremens ». Je n'invente rien.

En 1953, Jim Thompson avait 47 ans. Après une jeunesse (décrite dans « Bad Boy » et « Roughneck ») passablement orageuse, il se consacrait entièrement à l'écriture. En trois ans (1952, 53, 54), il publia douze titres, dont certains figurent parmi ses ouvrages majeurs : « Le démon dans ma peau », « Deuil dans le coton », « The Criminal », « M. Zéro ». C'est au beau milieu de cette période qu'il signa l'un de ses ouvrages les plus curieux : « The Alcoholics ». Cent vingt sept pages ahurissantes.

« The Alcoholics » n'est pas un roman policier. Le livre en a la tonalité, la caractérisation, l'ambiance. Mais, si on s'en tient à la lettre, aucun délit n'est commis. Et pourtant...

Tout commence avec l'aube d'un jour nouveau à El Healtho, centre de santé californien destiné aux alcooliques. Dès les premières pages, on est chez Thompson : le médecin-chef, qui est au bord de la banqueroute, est un homme qui balance entre l'impuissance à prendre une décision radicale (tuer quelqu'un) et l'impuissance tout court. L'infirmière est une créature

qui zozote et qui, sous des dehors frigorifiants, cache un corps de déesse. Accessoirement, il est utile de savoir qu'elle torture atrocement certains patients, qu'elle ravitaille en alcool certains autres, et qu'elle sera violée - avec ravissement - par son patron. Il y a aussi un infirmier qui essaye des thérapies inédites sur les malades...

Du côté de ceux-ci, c'est la vraie ménagerie : un général imbibé, un petit génie de la publicité, deux businessmen jumeaux, riches et pervers, une jeune femme qui veut avorter à son neuvième mois de grossesse... Tout ce petit monde est incurablement alcoolique. Incurablement ? Oui. La philosophie de Thompson tient en cette phrase meurtrière : « Tout ce que nous pouvons faire, c'est de saupoudrer du talc sur le cancer ».

J'oubliais : le personnage principal ne parle pas, ne marche pas, bouge à peine. C'est un pauvre bougre devenu tellement alcoolique que sa famille - richissime - l'a lobotomisé. Problème : si on tue cette larve, le docteur Murphy trouvera les 15.000 dollars nécessaires à son sanatorium. Si on le garde en vie, l'infirmière fera encore joujou avec lui...

No way out : tout est barré. L'alcoolique, explique Thompson, n'est jamais effrayé. On peut lui annoncer sa mort prochaine, sa paralysie, sa senescence, son ataxie, rien n'y fait. L'alcoolique est un suicidaire, qui a cet avantage sur les autres suicidaires qu'il sait. De plus, l'alcoolique est souvent plus intelligent que son entourage : il apprend à dissimuler, à compenser sa tare. Avec l'alcool, il se surpasse sans cesse.

Visiblement, Thompson est passé par là. Détail qui ne trompe pas : il indique un truc pour boire plus longtemps. Il suffit de boire deux gorgées d'alcool pur (whisky, par exemple), puis de couper la boisson avec de l'eau. La force des premières gorgées annule l'affadissement ultérieur du liquide...



A la fin de « The Alcoholics », tout rentre dans l'ordre. La journée s'achève, le docteur Murphy a trouvé l'argent, les patients ont pris de bonnes décisions. Soudain, un taxi s'arrête dans le soir tombant. Une loque humaine tombe à terre, empestant le dégueulis, marmonnant des mots sans suite, intoxiqué au dernier degré. Regardant les papiers de ce nouveau pensionnaire, le docteur apprend que celui-ci est écrivain. « Un cinglé de première classe. Une éponge. Exactement l'homme qu'il nous faut pour écrire un livre sur cet endroit ». Comprenez : il s'agit de Thompson lui-même.

Comme la drogue dans « La Scène » de Clarence Cooper Jr (un sacré livre) ou la tequila dans « Au dessous du volcan » (un autre sacré livre), le whisky, ici, a une fonction de détonateur et, en même temps, d'égalisateur social. C'est aussi un puissant révélateur métaphysique. Le Bien n'est pas du côté de ceux qui ne boivent pas et le Mal rôde partout... Il y a ceux qui dispensent le whisky, il y a ceux qui en ont besoin pour survivre : rapports de pouvoir, rapports de cruauté. C'est le monde angélique de Thompson, marqué par la déchéance, le péché, et, de façon surprenante, par la bonté. De tous les auteurs de la Série Noire, Thompson est sans doute le plus profondément humain, le plus compréhensif envers ses créatures, dont il partage les tourments...

Car Thompson connaît l'enfer, il en a arpenté les souterrains. La ville blanche du « Lien Conjugal » en était un aspect. Le sanatorium de « The Alcoholics » est un autre. Aux premières pages, sous prétexte de décrire le paysage, Thompson donne une image du néant tel qu'il le conçoit : « Peut-être le voyage se terminera-t-il dans la phosphorescence de la glaire accumulée au fond de l'océan ». Pour oublier cet enfer de mucus, buvons, damnés, mes frères...

François Forestier.

The Alcoholics, Lion Books, 1953.

## offre aux lecteurs



Après la publication dans Polar du roman de David Goodis « Cassidy's girl », nous vous proposons un autre roman inédit de Goodis, « Epaves », traduit par Michel Lebrun, au prix de 29,00 Francs (Port compris).

A RECOPIER OU A PHOTOCOPIER

Je désire recevoir « Epaves », de David Goodis au prix de 29,000 Frs (Frais de port compris) et vous joins mon règlement (par chèque bancaire ou postal exclusivement).

NOM : .....

Prénom : .....

ADRESSE : .....

.....

## DU RIFIPI CHEZ LES HOMMES



**L**e passage à la télévision du « Rififi chez les Hommes » est pour nous l'occasion de revenir sur un film qui connut, lors de sa sortie, un succès tant auprès de la critique que du public, et qui, depuis, semblait faire figure de classique : N'est-ce pas après « Touchez pas au Grisbi » (R : Jacques Becker d'après Albert Simonin, 1954) et « Le Soupe à la Grimace » (R : Jean Sacha d'après Terry Stewart, que nous connaissons aussi sous le nom de Serge Laforest, 1954) la troisième adaptation d'une Série Noire française à l'écran ? N'est-il pas signé Jules Dassin ? N'est-il pas tiré d'un roman d'Auguste le Breton ? Ne contient-il pas un moment de bravoure anthologique, le casse au parapluie ?

Oui, il reste cette séquence du cambriolage, pratiquement muette et traitée par le réalisateur avec un certain parti pris d'abstraction où seuls importent les gestes, les mouvements, l'action ; où n'ont de réelle importance que le rôle fonctionnel des objets et la façon dont les hommes les utilisent ; le reste étant psychologie, et l'on aura vite deviné que là se trouve la pierre d'achoppement, tant dans le sujet lui-même que dans son traitement littéraire et cinématographique.

L'auteur, Auguste Le Breton, s'il est un personnage dans son genre et s'il se plaît à se faire dire que son « Rififi » est « le bouquin le plus violent de toute l'histoire de la littérature française » (!!!) et s'il estime être plus « un homme de cinéma qu'un écrivain » (in « Les Cahiers de la Cinéma-thèque », interview d'Auguste Le Breton par François Guérif et Stéphane Levy-Klein, No 25, Printemps-Eté 1978), et si, à ses dires ses « amis truands ou aventuriers ont de la pureté et de la dignité, choses que l'on ne trouve pas chez les gens soi-disant honnêtes », n'en demeure pas moins le plus conformiste et le plus rangé des auteurs français de polar. Il suffit pour s'en convaincre de considérer le pseudo morale de ses personnages : il y a les « mauvais » truands et les « bons », messieurs « les hommes ». Hors ces derniers, point de miséricorde ! on se croirait au Jugement Dernier devant le grand archange psychopompe. Personne ne fait salement son sale boulot ; et les bons, messieurs les hommes, triment leur auréole sous l'épaulé. On sent comme un parfum de tragédie grecque, comme dirait l'autre, envahir les « tapis » enfumés, et les mouches d'Argos volent très bas au-dessus du grisbi.

Quelques années auparavant, Jules Dassin, qui fut un très bon metteur en scène aurait fait la part des choses et rendu aux Jules ce qui appartient à César. Trois fois hélas, c'est son premier film véritablement européen et il se prend aux pièges d'une mythologie de pacotille et se perd dans le romanesque prétentieux qu'il accentue, encore, par des cadrages et des effets dramatiques, sur fond de musique redondante. La simplicité du grisi de Jean Wiener avait du mettre la puce à l'oreille de Georges Auric qui, lui, n'y va pas avec le dos de la baguette. Là, c'est carrément l'intrusion de l'opéra dans le polar.



L'interprétation, elle, semble, pendant au moins la moitié du film, totalement parodique (Paul Paviot n'a pas fait mieux dans son pastiche du film noir).

Jean Servais, qui n'y peut mais, joue les grands inquisiteurs cocufiés, Carl Mohner promène sa bovine carcasse ; Robert Manuel se croit au cirque, il n'a peut-être pas tort, et roule les yeux et les mécaniques ; Marcel Lupovici interprète les traits de mélodrame ; Robert Hossein porte les flingues, c'était son rôle favori à l'époque, et se croit en train d'interpréter « Les Possédés » ; Magali Noël chante et danse, c'est tout dire ; Janine Darcey et Marie Sabouret entonnent, elles, les grands airs de l'amour maternel et de la femme infidèle ; et comme si cela n'était pas suffisant, Jules Dassin (alias Perla Vista !) abandonne la caméra et vient jouer les séducteurs avant de se retrouver au poteau de torture. A un tel niveau, le spectateur qui, lui, essaye, encore, d'avoir de la pudeur, se surprend à attendre la cavalerie américaine ou, pour-quoi pas, Melina Mercouri ; en se disant que c'est beau l'intrusion du polar dans la tragédie grecque...

Et l'on sait ce qui est advenu de Dassin qui a, finalement, fait naufrage du côté de Cythère en entendant le chant des sirènes et en croyant que Le Pirée était une femme.

Il n'en fut pas toujours, ainsi, et Dassin a réalisé quelques authentiques classiques, en croyant faire du commercial. On lui doit notamment « Les Démones de la Liberté » (« Brute Force », 1947, avec Burt Lancaster et Yvonne de Carlo) qui est un film forcé et révolté sur les prisons, « Les Bas-Fonds de Frisco » (« Thieves Highway », 1949, avec

Richard Conte, Lee J. Cobb et Joseph Pevney) qui est un superbe remake d'« Une Femme Dangereuse » de Raoul Walsh (« They Drive By Night », 1940, avec George Raft, Humphrey Bogart et Alan Hale), et adapté d'après le roman du scénariste A.I. Bezzerides. Il est assez difficile de juger « La Cité sans voiles » (« Naked City », 1948, avec Howard Duff et Barry Fitzgerald) qui a été totalement dénaturé au montage par le producteur Mark Hellinger, également auteur des coupes des « Démones de la Liberté ». En fait, c'était l'un des premiers films américains à être tourné dans la rue, et l'on a pu parler à juste raison de néo-réalisme américain : le film ayant pour ambition non pas de raconter une intrigue policière, d'ailleurs assez lâche, mais de montrer New-York dans sa réalité profonde, celle des clochards et des pauvres. Un identique réalisme se trouve dans « Les Forbans de la Nuit » (« Night and The City », 1950, avec Richard Widmark et Gene Tierney, d'après le roman de Gerald Kersh) et Dassin, dans ce film qui restera, sans doute, son chef d'œuvre, réussit le tour de force de le combiner avec l'onirisme ; ce qui nous vaut un surprenant film baroque où Londres nous apparaît superbe dans sa décadence. Ajoutons que Richard Widmark se révèle, enfin, comme un extraordinaire interprète et qu'il annonce sa performance future de « Sainte Jeanne » (« Saint Joan », 1957, avec Jean Seberg) où, sous la direction de Preminger, il campera un étonnant et shakespearien Charles VII, joueur de marelle.

La carrière de Jules Dassin nous déçoit en proportion des espoirs que l'on avait pu fonder sur lui : ils étaient à la mesure de son ambition et de son talent, la désillusion n'en est que plus manifeste. A sa manière, il confondit intelligence et intellectualisme : le cœur y perdit au change, le spectateur, aussi. Dommage !

Jean-Pierre Deloux.

## DU RIFIPI CHEZ LES HOMMES

France - 1955 - 35mm - 116 mn, noir et blanc.

Réalisation : Jules Dassin.

Scénario : Jules Dassin, René Wheeler et Auguste Le Breton d'après le roman d'Auguste Le Breton (Série Noire no 185).

Dialogues : Auguste Le Breton.

Musique : George Auric.

Directeur de la photo : Philippe Agostini.

Décor : Trauner.

Montage : Roger Dwyre.

Son : Jacques Lebreton.

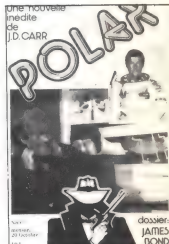
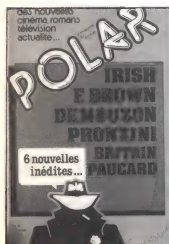
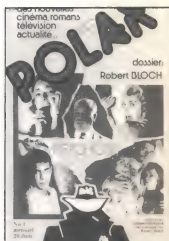
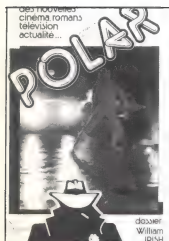
Chanson : Philippe Gérard et Jacques Larue.

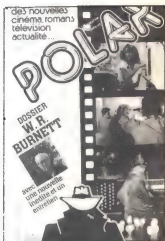
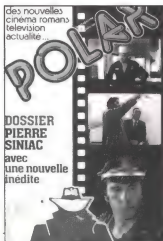
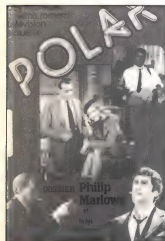
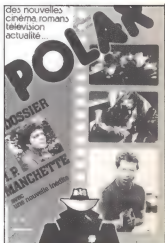
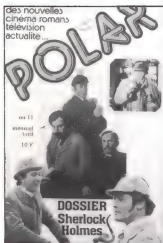
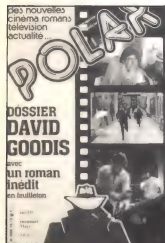
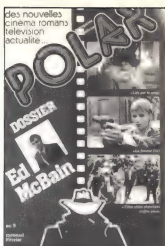
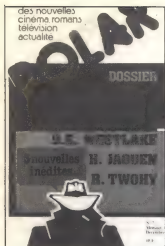
Production : Production Indusfilms, Prima Films, S.N. Pathe Cinéma.

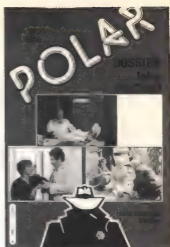
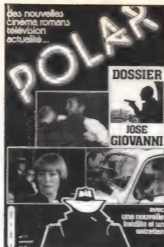
Distribution : Nef Diffusion - Claude Nedjar.

Interprétation : Jean Servais (Tony le Stéphanois), Carl Mohner (Jo-le-Suédois), Robert Manuel (Mario), Janine Darcey (Louise), Pierre Grasset (Louis), Robert Hossein (Rémi), Marcel Lupovici (Pierre), Dominique Morin (Tonio), Magali Noël (Viviane), Marie Sabouret (Mado), Claude Sylvain (Ida), Perla Vita - Jules Dassin - (César).

# COMPLETEZ VOTRE COLLECTION COMMANDEZ-NOUS LES PREMIERS NUMEROS







Envoyez votre commande à nos bureaux,  
 33, passage Jouffroy, 75009 Paris  
 au prix de 10 F l'exemplaire pour les numéros de 1 à 13  
 et de 12 F l'exemplaire pour les numéros 14 et suivants (port compris)  
 Règlement par chèque ou C.C.P. exclusivement.  
 Ou, mieux, abonnez-vous !

A DECOUPER OU A RECOPIER

**POLAR**

## BULETIN D'ABONNEMENT

Je désire recevoir  
 en cadeau d'abonnement :

Soit : «La fin et les moyens»  
 de Lionel Black

Soit : «Le passager de l'Eastern Bay»  
 de Rufus King

Soit : «Mort un dimanche de pluie»  
 de Joan Aiken

FRANCE  
 Abonnement annuel :  
 12 Nos+Cadeau gratuit 120 F

ETRANGER  
 Abonnement Annuel  
 12 Nos+Cadeau gratuit 180 F

à partir du no . . . . .

Nom : . . . . .

Prénom : . . . . .

adresse : . . . . .

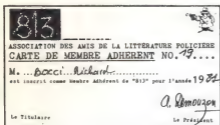
code postal : . . . . . Ville : . . . . .

Les règlements sont à adresser  
 à «POLAR», 33 Passage  
 Jouffroy - 75009 PARIS  
 Règlement par chèque  
 bancaire ou postal  
 exclusivement.



# ECHOS POLAR ECHOS

Le premier bulletin de 813 est sorti. Au sommaire, outre les éditoriaux, infos et procès verbaux des réunions, une revue de presse copieuse de tous les articles parus à propos du dernier Festival de Reims. Un numéro anthologique, donc, ...et déjà recherché des collectionneurs !



L'association 813 se préoccupe aussi des libraires et des lecteurs. Un premier recensement des librairies « polar » est en cours. Bientôt une vitrophonie « Librairie 813 » sera proposée aux libraires amis de la littérature policière. Se faire connaître auprès de 813, 14 rue de la Garenne, 78350 Les Loges en Josas.

Le 3<sup>e</sup> Festival du roman et du film policiers devrait avoir lieu à Reims, du 30 octobre au 1<sup>er</sup> novembre prochains. On murmure que ce festival serait conçu comme un grand hommage à Georges Simenon. On parle aussi de la venue à Reims de Donald Westlake, comme invité d'honneur étranger.

Jean-Claude Muet, ami du polar, libraire et éditeur, avait organisé, le 10 mars dernier, une séance de signatures pour inaugurer sa nouvelle librairie, 133 rue Saint Dominique (75007 Paris). Etaient là : A.D.G., Boudard (venu en ami), Caroline Camara, Demouzon, Lebrun, Malet, et une petite troupe de fanas du polar.

Le retour du polar, c'était le titre annoncé sous lequel le *Matin de Paris* a publié, du 23 au 28 février, une suite de 16 articles consacrés au polar, sur 8 pleines pages, s'il vous plaît ! (Plus un voyage à travers les collections dans le supplément Week-End). Jeanne Folly, Jean-Paul Kauffman et Jean-Paul Morel ont été les réalisateurs avisés de ce dossier, qui a largement donné la parole aux auteurs.

Tous les fanas de Demouzon qui s'impacientent peuvent être rassurés : le prochain Demouzon sortira en juin prochain, sous le titre *Bungalow* (Flammarion). J'ai lu rééditer *Adieu, La Jolla* en juillet.

C'est dans les salons du Club Pernod qu'a été remis, le jeudi 19 mars 1981, le 3<sup>e</sup> Prix du Suspense Français. Le lauréat est Bernard Lenteric pour son roman « La

gagne », (Olivier Orban). Le jury a donc récompensé le roman d'un producteur de cinéma, ancien joueur de polar et qui fait donc son entrée en force dans le petit monde du polar. Il y a gros à parier que l'adaptation cinématographique ne vas pas trainer !

L'infatigable Jean-Pierre Bastid entre un film TV et un ou deux romans policiers a trouvé le temps de signer une adaptation de « La même vert-de-gris » de Peter Cheyney (avec J.M. Dagory) et c'est lui qui assure la mise en scène de la pièce au théâtre de la Roquette depuis le 30 mars et dont nous rendons compte dans notre prochain numéro. (Un roman-photo adapté de la pièce sera publié bientôt par nos soins). Théâtre de la Roquette, 76, rue de la Roquette - 75011 Paris (Séance à 22 heures - Tél. : 807-78-51).



Toujours Peter Cheyney, avec la sortie des « Amis du Crime » consacré au créateur de Lemmy Caution et J.F. Naudon nous offre en même temps un autre numéro superbe consacré à Michaël Avalone. Les exemplaires sont vendus 10 F pièce (plus les frais de port 7 F pour un exemplaire, 9 F pour deux ou trois, 12 F pour quatre et plus). Quelques anciens numéros sont encore disponibles : No 1 bis (J.D. Carr), No 3 (F. Brown), No 4 (H. Whittington), et No 6 (W. Irish). On peut aussi s'abonner : 10 numéros pour 150 F, port compris. Adressez vos commandes à : Jean-François Naudon - 7, rue de l'Abbé Grégoire - 92130 Issy-les-Moulineaux.



Jacques Baudou vient de sortir le No 17 de son inestimable fanzine « Enigmatika » ; un numéro « varia » qui nous propose entre autres des entretiens avec Michael Collins et Laird Koenig et des « études bio-bibliographiques » sur D. Hammett, R. Chandler, E.S. Gardner et Rex Stout ». Le numéro : 20 F (+ 6,30 F de port). Signalons que les numéros 1 et 2 (consacré à Lupin) de « Enigmatika » ont été réédités. Chaque exemplaire 10 F (+ 4,30 de frais de port). Adressez vos commandes à : Jacques Baudou, 4, rue de l'Avenir, Les Mesneux, 91100 - Rilly-la-Montagne.



Au Sénégal, Bertrand Tavernier va commencer en avril le tournage de « Coup de torchon » tiré du roman de Jim Thompson « 1275 âmes », avec Philippe Noiret. On attend impatiemment d'avoir des échos sur ce tournage.

Alain Delon, après le succès de « Trois hommes à abattre » tiré d'un roman de J.P. Manchette, récidive et va tourner pour une sortie prévue en septembre « Pour la peau d'un flic » tiré du roman de Manchette « Que d'os » (Gallimard).

On tourne actuellement pour TF1 un téléfilm « L'homme de Hambourg » tiré du roman de Gilbert Tanugi. C'est l'auteur lui-même qui a signé l'adaptation et les dialogues avec la complicité de Alex Varoux.

Claude Brame (qui signe sous le nom de Julien Sauvage ses romans policiers au Fleuve Noir et qui avait obtenu en 1977 le « Grand prix de Littérature Policière » sous le nom de Christopher Diabie pour « La plus longue course d'Abraham Coles, chauffeur de Taxi ») vient d'obtenir pour son roman « Un garçon sur la colline » (Denoël) le 27ème prix des Librairies. Bravo !

Une nouvelle librairie spécialisée dans la B.D., la SF et le roman policier vient de s'ouvrir à Paris : « Aux livres d'Alésia », 38, avenue Villemain - 75014 Paris. Tél. : 543-17-17.

Vous n'y couperez pas : cette année encore s'annonce un printemps du polar si l'on en croit le nombre de collections qui sortent ou vont sortir. D'abord pour le secteur français « Fayard noir » dirigé par Delacorta pour le secteur français et François Guérif pour le domaine étranger. 2 titres par mois et, exceptionnellement,

quatre titres sont sortis ce mois-ci, dont trois romans français (Fajardie, Prudon et Delacorta) et un Goodis inédit (mais où Guérif va-t-il les dénicher ?). Les couvertures noir et blanc sont superbes.



François Rivière, quant à lui, a changé la présentation de la collection « Les classiques de l'énigme » mais poursuit, pour notre plaisir, la réédition des « grands » comme A. Berkeley Cox ou E. Queen.

« Morts subites » ! C'est le nom trouvé pour la collection de reprints que va lancer en juin Slatkine et dirigée par notre ami Lebrun. Nous y reviendrons mais signalons déjà aux amateurs que nous aurons des rééditions de Croft, Morrisson et... Lebrun !

Nouvelle collection de polars chez Christian Bourgeois « Série B ». L'idée est astucieuse : publier des romans noirs qui ont donné matière à un film. Les quatre premiers titres sont alléchants : « La soif du mal » de Whit Masterson, « Laura » de Vera Caspary, « La nuit du chasseur » de Davis Gurb et « High Sierra » de William R. Burnett, enfin traduit. Il faudra attendre le mois de mai pour ces petits joyaux.



Autre collection, lancée par Hachette, « Parfum noir » créée par Jean-Marie Sénécal avec Yves Jacquemard (décédé cet été) c'est d'ailleurs par un titre de ces auteurs que débute la collection : « Qui a tué Scarlett O'Hara », hommage à Hollywood. Hachette prévoit la sortie de quatre titres par an et nous promet des romans policiers de Yvan Audouard et Pierre Dumayet.

Une initiative intéressante chez Gallimard : la création d'une collection « Folio junior énigmes » destinée aux enfants avec des classiques, bien sûr, Doyle, Boileau-Narcejac mais aussi des nouveaux auteurs (six titres parus).

# HOS POLA

L'Olympic, à Paris, annonce pour le 15 avril une « rétrospective du film noir français 1930/1960 » et cela pendant un mois.

C'est d'ailleurs à ce thème que « Cinématographe » a consacré son numéro 63 en décembre dernier. Copieux numéro, indispensable à tout amateur de polars. Cinématographe, 9 rue Christine - 75006 Paris (le numéro 18 F).



Polar a des émules : des fanas de roman policier en Espagne viennent de lancer un magazine mensuel intitulé « Gimlet » (qui est, comme vous le savez, la boisson favorite de Marlowe). Nous avons eu la surprise d'y découvrir l'entretien que J.J. Schléret avait fait avec la veuve de Jim Thompson des papiers sur Chester Himes, Scerbanenco, Agatha Christie et une nouvelle de Dashiell Hammett. Gimlet, 200 pesetas, Avda de Roma, 101 - Barcelona 29 - Espagne.

Congrès International de Stockholm. 813 a proposé à ses adhérents un voyage de groupe (15-21 juin). Problème : il faut un minimum de 10 participants et les prix suédois sont très élevés. Toutefois, devant l'insistance du comité d'organisation (Jan Ekström vient à Paris, début avril, rencontrer Alain Demouzon), 813 maintient sa proposition d'un voyage en groupe et s'efforce d'obtenir un « tout compris » aux alentours de 4800 F. Ce forfait comprend le voyage AR en avion (départ lundi matin - retour le dimanche suivant), 6 nuits d'hôtel, l'inscription et participation à toutes les activités du Congrès, et les repas. Les lecteurs de Polar, non adhérents de 813, peuvent s'associer au groupe aux mêmes conditions. Tous les intéressés doivent se signaler. Ils seront tenus au courant.

Programme du Crime Writers 3 : rd International Congress (Stockholm, 15-21 juin 1981). Lundi 15 : Accueil, Bourse aux livres, Lunch. Inauguration officielle par le Prince Bertil. Session : *Le roman policier selon les pays et les cultures. Femmes et roman criminel.* Réception à l'hôtel de ville. Mardi : *Le procès en Suède. Psychologie du témoin.* Lunch (dans une prison). *The Normalmstory Syndrom. Pourquoi les gens aiment-ils le roman policier ? Aspects sociologiques de la littérature criminelle.* Mercredi : *Une journée avec la police.* Exposition : *La falsification.* Jeudi : *Journée « promotion-marketing-traduction ».* Marché international du polar. Lunch. *Comment écrire pour la télé, le cinéma, la radio... Analyses dramaturgiques.* Rencontres éditeurs, agents, libraires. Vendredi : *Le crime aujourd'hui et demain.*



LES  
POLARS  
SORTIS  
DANS LE MOIS

« On tue ou on tourne ? » de David Snell (Collection Série Noire No 1810).

« Mortelle randonnée » de Marc Behm (Collection Série Noire No 1811), Gallimard.

« L'enfui enfouie » de Jonathan Valin (Collection Série Noire No 1812), Gallimard.

« La bande à Boni » de Michael de Larrabeiti (Collection Série Noire No 1813).

« L'allumette facile » de David Goodis (Collection Carré Noir No 374), Gallimard. Réédition.

« La corrida chez le prophète » de Jonathan Latimer (Collection Carré Noir No 375), Gallimard. Réédition.

« Le fourgue » de Ed. McBain (Collection Carré Noir No 376), Gallimard. Réédition.

« C'est pas triste » de Carter Brown (Collection Carré Noir No 377), Gallimard. Réédition.

« File-moi une couverture » de James Hadley Chase (Collection Carré Noir No 378) Gallimard. Réédition.

« Les seins de glace » de Richard Matheson (Collection Carré Noir No 379), Réédition.

« Frissons garantis » de John Godey (Collection Carré Noir No 380), Gallimard. Réédition.

« Dans les plumes » de John D. McDonald (Collection Carré Noir No 381), Gallimard. Réédition.

« La banque ferme à midi » de Ruth Rendell (Collection Le Masque No 1629), Librairie des Champs-Élysées.

« La justice des loups » de Gilbert Picard (Collection Le Masque No 1630), Librairie des Champs-Élysées.

« Un juge en colère » de Michael Underwood (Collection Le Masque No 1631), Librairie des Champs-Élysées.

« Adam et le pommier » de Gilbert Tanugi (Collection Le Masque No 1632), Librairie des Champs-Élysées.

« Tornade sur la ville » de John Cleary (Collection Le Masque No 1634), Librairie des Champs-Élysées.

« La haine est ma compagne » de Exbrayat (Collection Le Masque No 1634), Librairie des Champs-Élysées.

« L'été de Californie » de Gertrude Walker (Collection Le Masque No 1635), Librairie des Champs-Élysées.

« Coup de sang » de Louis C. Thomas (Collection Le Club des Masque No 429), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« New-York Blues » de William Irish (Collection Le Club des Masques No 430), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« La pieuvre » de Paul Andreota (Collection Le Club des Masques No 431), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« Un sommeil sans réveil » de Ray Foley (Collection Le Club des Masques No 432), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« A tête reposée » de Catherine Arley (Collection Le Club des Masques No 433), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« Le talion » de Catherine Arley (Collection Le Club des Masques No 434), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« Le pique-feu » de Catherine Arley (Collection Le Club des Masques No 435), Librairie des Champs-Élysées. Réédition.

« La câline inspirée » de Pierre Siniac (Collection Le Miroir Obscur No 18), NéO.

« Un tramway nommé mort » de William Irish (Collection Le Miroir Obscur No 19), NéO.

« Qui a tué Scarlett O'Hara ? » de Yves Jacquemard et Michel Senecal (Collection Parfum Noir No 1), Hachette-Littérature.

« La main d'Abraham » de Guy Teisseire. J.C. Lattès.

« Le chien des Baskerville » de Sir Arthur Doyle (Collection Presses-Pocket No 1947). Réédition.

« Les Anges du commissaire » de Pierre Lucas. Presses de la Cité.

« L'étrangleur de ces dames » de Pierre Lucas. Presses de la Cité.

« Si "Queue-d'âne" m'était conté ou la vie sexuelle de Bérurier » de San-Antonio (Collection Presses-Pocket No 1945).

« Le Secret de Chimneys » de Agatha Christie (Collection Le Livre de Poche-Policier No 5490), Librairie Générale Française. Réédition.

« La Poisse » de Jean Contrucci. Nouvelles éditions Baudinière.

« Made in America » de Peter Maas. Mazarine.

« Les Aventures de Sherlock Holmes » de Conan Doyle (Collection Presses-Pocket No 1949), Presses-Pocket. Réédition.

« Les sacrifiées du soleil » de Michel Brice (Collection Brigade Mondaine No 31), Plon.

« L'exécutrice » de Michel Brice (Collection Brigade Mondaine No 32), Plon.

« De l'eau dans le gazole » de Georges Pierquin (Collection Les Anti-gangs No 17), Plon.

« Embuscade en Arizona » de Don Pendleton (Collection Les Anti-gangs No 31), Plon.

« Mauvaises graines » de Richard Sapir et Warren Murphy (Collection L'Implacable No 21), Plon.

« Luis contre la reine d'Angleterre » de Roger Mauge (Collection Luis No 1), Plon.

« Luis avec les brigades rouges » de Roger Mauge (Collection Luis No 2), Plon.

« Le Gorille compte ses abattis » de Antoine Dominique (Collection Le Gorille No 22), Plon. Réédition.

« Semoule et foies blancs » de Antoine Dominique (Collection Le Gorille No 23), Plon.

« L'épouvantable nonne » de Jonathan Latimer (Collection Bibliothèque Marabout No 740), Marabout. Réédition.

« Mon semblable, mon frère » de John Mac Donald (Collection Bibliothèque Marabout No 742), Marabout. Réédition.

« On se reverra, petite... » de Charles Exbrayat (Collection Le Livre de Poche-Policier No 5502), Librairie Générale Française. Réédition.

« Un Noël de Maigret » de Georges Simenon (Collection Maigret No 5), Presses de la Cité. Réédition.

« L'ami d'enfance de Maigret » de Georges Simenon (Collection Maigret No 47), Presses de la Cité. Réédition.

« Maigret et le fantôme » de Georges Simenon (Collection Maigret No 40), Presses de la Cité. Réédition.

« Maigret à Vichy » de Georges Simenon (Collection Maigret No 45), Presses de la Cité. Réédition.

« Du crépuscule à l'aube » de William Irish. Pierre Belfond.

« La vasière » de G.J. Arnaud (Collection Spécial Police No 1620), Fleuve Noir.

« La meute » de Michel Germont (Collection Spécial Police No 1621), Fleuve Noir.

« Un viol sans importance » de Pierre Nemours (Collection Spécial Police No 1622), Fleuve Noir.

« Lady-Sex » de Brice Pelman (Collection Spécial Police No 1623), Fleuve Noir.

« Opération Begonia » de André Caroff (Collection Spécial Police No 1624), Fleuve Noir.

« Le sommier » de André Lay (Collection Spécial Police No 1625), Fleuve Noir.

« Une semaine pour la défense » de Jean-Pierre Garen (Collection Spécial Police No 1626), Fleuve Noir.

« La fuite en avant » de Sylvain Saada (Collection Engrenage No 31), Ed. Jean Goujon.

« Fleuris-les-Épines » de Peter Guth (Collection Engrenage No 32), Ed. Jean Goujon.



# PROCUREZ-VOUS L'ALMANACH 1981

L'Almanach du crime a encore frappé ! Voici en effet la deuxième année de ce livre unique au monde qui se veut une encyclopédie permanente de la littérature criminelle sous toutes ses formes.

Plus de 500 rubriques et articles parmi lesquels :  
Les chefs-d'œuvre du polar,  
Les grands criminels,  
Les grands détectives,  
Les anniversaires et fêtes à souhaiter,  
La gastronomie criminelle,  
Les crimes les plus saugrenus et les plus ingénieux,  
Les « phrases historiques »,  
Les sociétés secrètes,  
Tous les polars parus dans l'année, analysés et critiqués avec une totale mauvaise foi.

L'Almanach du crime ou le polar au microscope est un livre de référence indispensable à tous les amateurs de romans criminels.



Qui a écrit l'Almanach du crime ?

Michel Lebrun, romancier, critique, membre fondateur de l'Oulipopo et du Cercle Huit Cent Treize, pataphysicien, Grand prix de littérature policière. Michel Lebrun possède (actuellement) environ 16 000 romans policiers.

**320 pages**

## A DECOUPER OU A RECOPIER

A renvoyer à POLAR - 33, Passage Jouffroy - 75009 PARIS



Je désire recevoir l'« Almanach du crime 1981 » de Michel Lebrun au prix de 42,00 Frs (+ 7,00 Frs de port : 49,00 Frs), et vous joins mon règlement de 49,00 Frs. (Rappel : vous pouvez, bien sûr, vous procurer aussi l'« Almanach du crime 80 » de l'an dernier, aux mêmes conditions).

Par chèque bancaire.

Par chèque postal.

NOM :

PRENOM :

No :

RUE :

CODE POSTAL :

VILLE :